

En pose ! 2019

PAR GWEN

GRAPHISTE-ILLUSTRATEUR ET
MODÈLE D'ART EN RÉGION PARISIENNE

Un regard impertinent sur les arts et le métier de modèle

— avant-propos —

Boulevard du temps qui passe

Dans le dix-neuvième siècle finissant, face à une école des Beaux-Arts de Paris qui, devenue le fief des artistes officiels et des pompiers, s'engluait dans le conservatisme, plusieurs académies privées prirent leur envol en attirant à elles les enseignants, étudiants et sympathisants du modernisme, voire – comble de la modernité – en accueillant des femmes.

Parmi ces écoles qui contribuèrent à écrire une nouvelle histoire de l'art, la plus célèbre est sans conteste la Grande Chaumière, que d'aucuns ont surnommé *la maison des modèles vivants* (on vous laisse deviner pourquoi)

Rachetée en 1957 par l'Académie Charpentier, la Grande Chaumière est longtemps restée un lieu ouvert et se concentrant sur les ateliers libres avec modèles et les cours pour adultes.

La Grande chaumière perdit progressivement de son lustre, mais on ne reprochera pas à un établissement pour adultes et amateurs comme la Grande Chaumière d'avoir finalement cessé de représenter la pointe de l'avant-garde – si celle-ci peut encore se targuer d'exister de nos jours – dans un vingtième siècle plus préoccupé de modernisme nihiliste et de postures transgressives.

Mais depuis l'entrée dans ce nouveau siècle on voit justement grandir chez le grand public une appétence renouvelée pour le croquis et le travail d'après modèle, avec une approche plus actuelle ou plus axée vers l'expérience spectaculaire.

Cette demande du public est prise à bras-le-corps par les ateliers privés pour adultes, et l'aspect modernisé (quand il s'agit de mêler danse et arts plastiques notamment) séduit aussi certaines structures institutionnelles qui peuvent ainsi assumer de proposer des ateliers dessin d'après modè-



un modèle à la Grande Chaumière, 1964

le sans passer pour d'affreux ringards, en profitant aussi de ce parfum d'événementiel qui fait si joli dans les médias et les rapports d'activité.

Mais voilà que la Grande Chaumière, qui pourrait se positionner naturellement comme le porte-étendard de ce renouveau par la seule grâce de son nom, est en train de se laisser véritablement dépasser et ringardiser par la concurrence, enfermée exactement comme ses concurrents d'autrefois dans une image vieillotte, fruit d'une offre figée par le poids des ans.

Et les méthodes de la nouvelle direction en place, autoritaires, verticales, ne tenant pas compte du vivier de compétences que représentent les modèles et traitant ces derniers comme simple variable d'ajustement, ne risquent pas d'améliorer la situation de cette structure devenue avec les années un Musée Grévin du modèle vivant. Cela rappelle plutôt les carabins d'autrefois qui prétendaient remettre sur pieds un mourant en lui faisant une saignée.

Domage pour cette vénérable institution, déjà secouée par des problèmes de local et de finances, et cruelle ironie du temps qui passe et fait des modernes d'hier les dinosaures d'aujourd'hui. ■

L'HISTOIRE DE LA GRANDE CHAUMIÈRE, EN TRÈS CONDENSÉ

actu

Il y a le feu à la maison des modèles vivants

La Grande Chaumière, académie fondée en 1904, haut lieu du Montparnasse Bohème, est bien partie pour disparaître. Avec elle, un nouveau pan de l'histoire vivante du Paris artistique s'apprête à partir vers le néant. Lançons les pronostics !

DERNIÈRE MINUTE!

Cet article a été rédigé bien avant la crise du coronavirus, laquelle risque de plomber encore plus vite que prévu.

Tout a commencé à la rentrée 2018 avec l'annonce de la vente aux enchères du bâtiment historique de la Grande Chaumière.

L'annonce causa un fort émoi chez les modèles et les artistes, et pour cause... La Grande Chaumière est un pilier historique du Paris artistique.

Initiée quai des Orfèvres sous le patronage de Delacroix, Manet, puis Cézanne et Picasso, cette académie privée principalement consacrée au travail d'après modèle prit définitivement racine en 1904 rue de la Grande Chaumière (6^e arr.), d'où elle tira son nom.

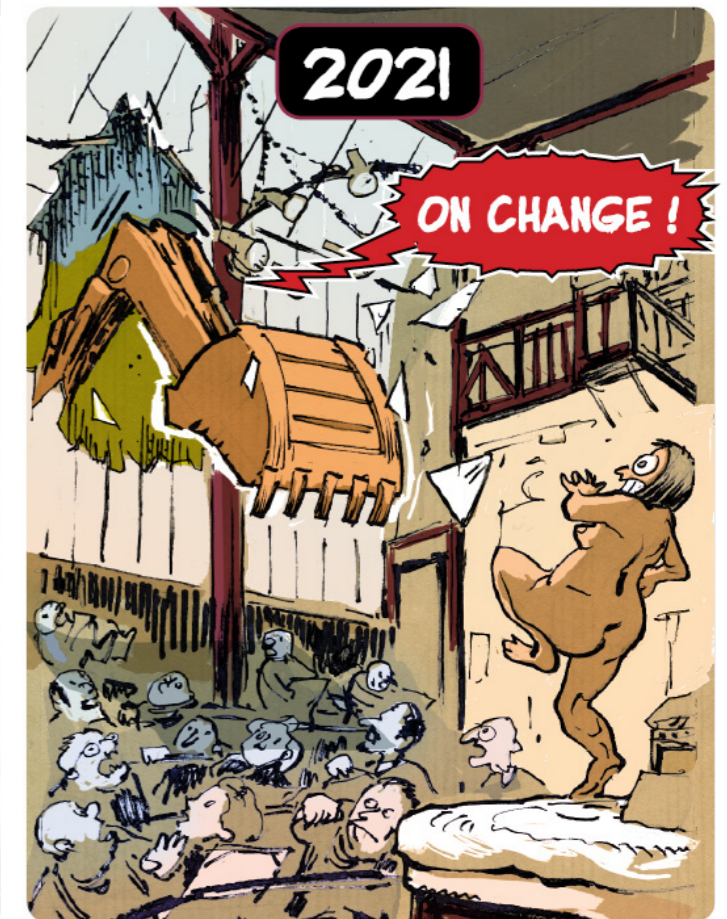
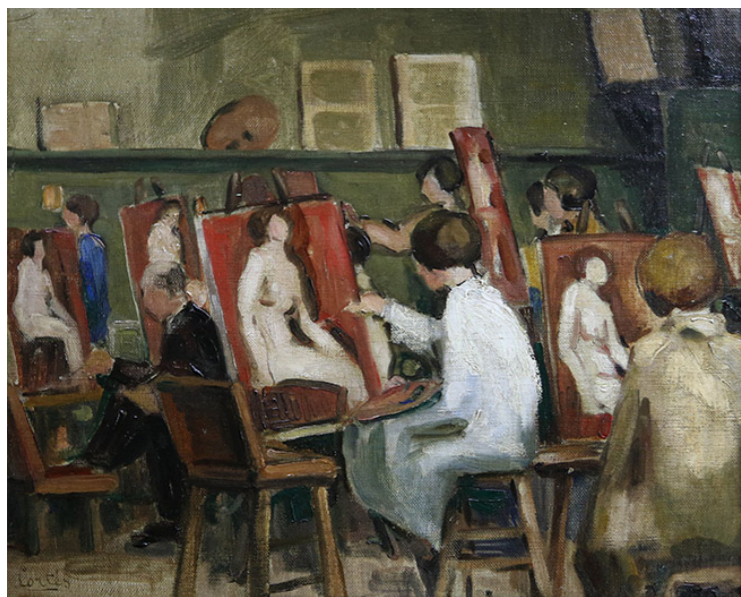
Elle devint sans attendre le cœur bat-

tant du Montparnasse artistique de la Belle Époque.

Y enseignèrent des artistes tels que Bourdelle, Zadkine, Othon-Friesz, Fernand Léger... S'y formèrent ou y travaillèrent des artistes aussi célèbres que Gauguin, Modigliani, Soutine, Lhote, Giacometti, Germaine Richier, Vieira da Silva, Olga Boznanska, Foujita, Tamarade Lernpicka, Eileen Gray, et à des périodes plus récentes on y a vu des créateurs tels que Serge Gainsbourg, Louise Bourgeois, Serge Rezvani, Jérôme Savary, Gérard Garouste, ou Zao Wou-Ki...

Aujourd'hui encore, la Grande Chaumière accueille chaque semaine des élèves et des amateurs. et ce public diversifié goûte le charme d'un lieu qui n'a que peu bougé depuis sa construction en 1904.

La Grande Chaumière est bâtie sur le modèle des ateliers de cette époque : ce sont 517 m² divisés en vastes salles avec plafonds hauts que portent des boiseries peintes, et bien sûr d'immenses verrières qui laissent entrer la lumière du jour pour le plus grand bonheur des artistes d'aujourd'hui ; des artistes qui, assis sur les tabourets patinés, peuvent s'imaginer occuper l'exacte place où leurs illustres aînés venaient eux aussi profiter des prestations d'une grande diversité de modèles, se couler dans les mêmes gestes et la même ambiance studieuse et intemporelle. →



Ce n'est pas seulement à son architecture préservée que la Grande Chaumière doit son caractère absolument unique dans tout Paris. C'est aussi parce qu'elle est toujours demeurée fidèle au travail d'après modèle, alors que beaucoup d'établissements délaissaient, par ignorance ou snobisme, cette part irréductible et toujours moderne de la pratique artistique.

C'était un lieu demeuré ouvert, où l'on pouvait venir dessiner sans abonnement de long terme obligatoire, avec des ateliers libres où se côtoient amateurs, étudiants et professionnels.

Paradoxalement, peut-être est-ce le fait d'être demeurée une structure entièrement privée qui a permis à la Grande Chaumière de perpétuer son identité plus d'un siècle durant, là où des structures publiques, à

force d'être le hochet des responsables culturels, trop souvent finissent vidés de leur substance ou sacrifiés au profit de chantiers publics plus croustillants.

Contexte

Toutes ces qualités de la Grande Chaumière vont sans doute bientôt se conjuguer au passé. La situation actuelle de la Grande Chaumière mérite d'abord quelques explications de détail.

L'entreprise Grande Chaumière fut rachetée en 1957 par l'Académie Charpentier qui maintint les ateliers pour adultes amateurs tout en réservant la plus grande partie de la superficie du bâtiment pour ses formations estudiantines.

Seulement, l'Académie Charpentier n'a jamais été que locataire de ce bâtiment, lequel était jusqu'à récemment entre les mains d'un notaire. Lorsque celui-ci décéda en 2017, le bâtiment fut légué par volonté testamentaire à trois fondations gérant déjà un impor- →



tant parc immobilier, dans l'espoir sans doute que ces trois structures gardassent et entretinssent le bien.

Les héritiers étaient donc : La Fondation Notre-Dame - Les Bernardins, Les Apprentis d'Auteuil et l'Association de prévoyance du notariat de France.

Les deux œuvres catholiques n'étaient visiblement pas conscientes de la valeur patrimoniale du bien dont elles héritaient. L'Association de prévoyance du notariat de France, qui a déjà dans son escarcelle une partie des bâtiments de la rue de la Grande Chaumière, savait en revanche très bien la nature du bien, et cela ne l'a pas empêchée de vouloir le refourguer comme un paquet de nouilles.

C'est ainsi qu'une mise aux enchères du bien fut planifiée pour le 16 octobre 2018.

Le détail qui achevait de fâcher était le suivant : la Grande Chaumière n'était pas inscrite aux Monuments Historiques.

L'acquéreur potentiel était donc libre non seulement de ne pas renouveler le bail de l'Académie Charpentier mais aussi de mettre à bas l'intérieur de l'édifice lui-même, pour faire une belle plus-value en remplaçant tout cela par des appartements et commerces rutilants.

Un collectif de défense de la Grande Chaumière fut monté par des enseignants, dont les modèles furent exclus de fait (comme c'est chic, n'est-ce pas, s'agissant de la « maison des modèles vivants »...).

Afin d'éviter à ce lieu d'être une victime la spéculation immobilière, laquelle a déjà fait disparaître presque tous les vestiges du Montparnasse bohème, enseignants, artistes et modèles se sont mobilisés pour

alerter les pouvoirs publics et leur demander d'intervenir. Chacun espérait voir au moins repousser la vente, histoire de trouver un acquéreur donnant des garanties. Dans le même temps, une pétition en ligne était lancée.

L'association de notaires rechignait, quant à elle, ne serait-ce qu'à repousser la vente. Merci pour la culture...

La date du 16 octobre 2018 a fini par arriver, sans que les pouvoirs publics ne semblent lever le petit doigt et sans que la vente soit repoussée.

Le bien fut ainsi, le jour prévu, vendu aux enchères à un acquéreur privé pour 2,8 millions d'euros, prix de réserve. Cette somme modeste au regard du bien laissait entendre *a posteriori* que les acheteurs avaient prévu la suite des événements.

Les Monuments Historiques

En effet, un mois et demi après la vente, alors que tout le monde avait le moral dans les chaussettes, le bâtiment fut partiellement mais officiellement inscrit aux Monuments Historiques. C'était une carte maîtresse dans les négociations avec le nouveau propriétaire, mais cela ne levait pas toutes les inquiétudes. Le bail de l'Académie Charpentier dure encore jusqu'en 2021 et la direction prétendit dès les rumeurs de vente pouvoir faire durer son occupation des lieux, dût-elle en passer par de longues procédures judiciaires.

Mais certains, dont je fais partie, doutent que l'histoire se prolonge au-delà. Vous allez comprendre.

L'impéritie de la nouvelle direction

Les comptes de l'Académie Charpentier sont très mauvais. La cause à une gestion contestable et désinvolte et aussi et surtout à la perte de nombreux étudiants. Profitons-en pour souligner que c'est avant tout la partie estudiantine qui fait les ressources de l'entreprise. Les cours pour ama- →

teurs n'ont jamais été une solide source de bénéfiques, à la Grande Chaumière comme ailleurs.

C'est ainsi qu'à l'été 2018, avant l'annonce de la vente, l'entreprise changea de directeur, avec l'espoir que ce dernier parvienne à redresser les comptes.

Ce nouveau directeur de l'Académie Charpentier/Grande Chaumière est un liquidateur d'entreprises qui a dans le même élan racheté la plus grosse part du capital de l'Académie Charpentier et espérait peut-être la revendre avec une plus-value une fois la société dégraissée. Il semble que la branche « cours du soir » de la société ne l'intéressait pas, mais il était délicat de la séparer de la partie estudiantine.

Preuve fut vite amenée que ce monsieur maîtrise autant le fonctionnement d'une école d'art que celui d'une station orbitale.

Au lieu, à son arrivée, de rassembler les enseignants et les quelques représentants des modèles afin d'effectuer un audit de fonctionnement, comprendre la mécanique subtile des ateliers et prendre la température, le directeur est resté le nez dans les

chiffres et ses préjugés, et s'est mis à appliquer depuis des méthodes autoritaires et honteuses, et affiche son mépris des modèles et des enseignants à travers des méthodes dignes d'une caricature de manager à la française

Nous sommes face à un monsieur qui se réfugie derrière la nécessité de redresser rapidement l'entreprise Académie Charpentier, tout en manifestant un manque de vision stratégique total. Tout ce que l'ancien directeur (qui ne possédait pas de parts dans l'entreprise) avait mis en place pour tenter de redresser le bilan dans la limite de ses moyens, fut mis à bas.

Bien sûr, les modèles dans ce dialogue de sourds se sont de toute évidence trouvés rangés du côté des rêveurs et des rigolos juste bons à montrer leurs fesses et incapables de comprendre la gravité de la situation.

Alors qu'au contraire, nous les modèles comprenons fort bien les impératifs économiques et aurions pu être des moteurs dans le travail de redressement de la GC. Il y a chez les modèles un vivier de compétences et d'initiatives et, à l'automne 2018, la direction n'aurait eu qu'à tendre la main pour les cueillir.

Voici quelques exemples qui donnent le ton de la politique managériale :

- les enseignants historiques ont été en grande partie non reconduits, pour certains sous le prétexte que leur cours n'était « pas assez rentable », pour être →



remplacés par de jeunes gens à la botte du directeur. On compte d'ailleurs une tentative de suicide parmi les enseignants ;

- tout le personnel enseignant s'est vu converti en travailleurs indépendants (autant pour la continuité pédagogique sur le long terme), sans négociation des rémunérations. C'est donc du pur salariat déguisé ;

- on fait travailler les modèles aux jours fériés (y compris le 1^{er} mai!) ou jusqu'à 3h du matin, si possible au tarif ordinaire (certains modèles se rebiffent, heureusement), ou pour des missions d'1h30.

- et enfin, les modèles n'ont toujours pas de contrats de travail.

Jeunisme et sexisme

Prétendument sous la demande de sa clientèle, le directeur de l'Académie Charpentier/Grande Chaumière a encouragé au printemps 2019 l'idée de remplacer certains de ses modèles. Et comme par hasard, ce sont exclusivement des femmes dans la catégorie « d'âge mûr » (et un homme) qui se sont retrouvées virées, au profit de jeunes femmes aux fesses plus pimpantes,

mais pas toujours compétentes.

Bien sûr l'argument avancé a été que ces modèles d'âge relatif avaient lassé la clientèle de cet établissement privé. C'est un fait, les modèles sont habitués à ce que leur collaboration avec les établissements s'arrête abruptement du fait de la lassitude des artistes. Mais bizarrement, les modèles au printemps de l'âge, ne semblent pas avoir généré cette lassitude. Tiens donc !

Trop de ménopause et de réelle féminité risquait sans doute d'indisposer les artistes...

Et sur les modèles virés, certains ne posaient que de manière occasionnelle, et de plus avec compétence !

Ajoutons que 20 modèles avait déjà dégagé l'automne dernier, sur les 80 modèles que comptait alors l'établissement.

Il faut se rendre à l'évidence : nous sommes face à un bel exemple de jeunisme teinté de sexisme.

Et c'est un choix anti-stratégique dont s'est rendue coupable la direction car elle se prive par ce biais de modèles expérimentés, dont elle aura peine à remplacer le sérieux.

De surcroît, la Grande Chaumière et l'Académie Charpentier – à qui appartient l'établissement – se trouvant à partager la même liste de modèles salariés, ces travailleurs expérimentés seront aux abonnés absents s'agissant de répondre aux besoins pointus des cours pour étudiants de l'Ac. Charpentier.

Comble de l'inélégance, la direction vire ainsi des modèles qui s'étaient bénévolement démenés pour sauver la Grande Chaumière à l'automne 2018 en alertant les pouvoirs publics et des soutiens divers, suite aux risques encourus par le bâtiment (risque de fin de bail et destruction du lieu historique).

Ce n'est pas tout : en traitant leurs modèles comme des vaches de réforme, ils les poussent à mettre leurs talents au service de la concurrence, ils incitent de bons modèles à partir eux aussi par dégoût et ils dressent contre eux les réseaux de modèles alors qu'ils ont déjà une communication déficiente.

Au final, la Grande Chaumière rajeunit ses modèles au lieu de rajeunir son offre, et va périliter encore plus vite qu'elle n'était promise à le faire, eu égard à ses soucis non résolus de local et de finances déficitaires.

Il faut savoir aussi que cette sélection a été faite par un collectif de professeurs et de clients, tous appointés responsables RH, qui a permis à quelques-uns d'entre eux de laisser libre cours à leurs caprices (comme de virer tel modèle qui ne courbe pas assez l'échine, tel autre pas assez sexy, etc.). Aucun représentant de modèle n'a été →

invité à la fête ni même consulté, vous pensez bien.

Spéciale dédicace à ces clients privilégiés (qui ne payent pas en échange de quelques services) chargés de faire le tri chez les modèles et qui ensuite refusent même de témoigner à ce sujet pour préserver leurs privilèges. Ou ceux, profs ou clients, qui se donnent le beau rôle face aux modèles qu'ils ont en fait poignardés dans le dos. C'est tellement frais...

La cerise sur le mont de Vénus

Comme pour accentuer les soupçons d'une gestion RH putassière, quelques semaines après cette fameuse exclusion de modèles plus très jeunes, voici qu'on nous présente un genre de publicité scandaleuse qui titillait la fibre érotique du client et mettait en avant la jeunesse des modèles.

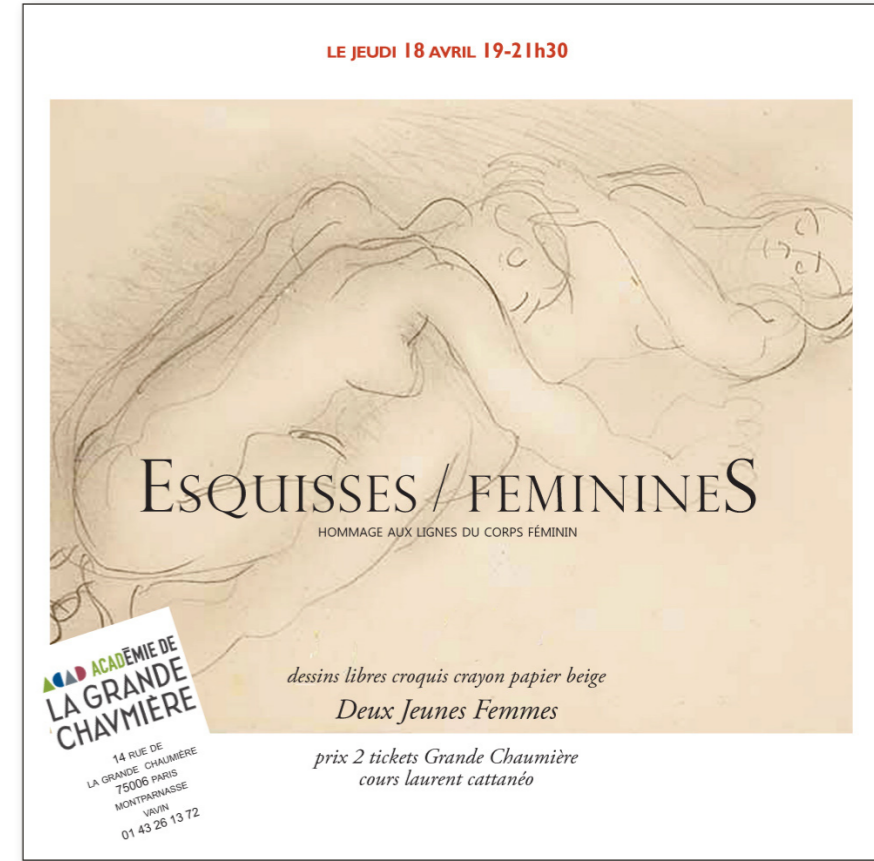
Virer les modèles féminins de plus de quarante-cinq ans, et se servir ensuite de la jeunesse de modèles comme argument publicitaire tout en faisant glisser l'offre vers l'érotisme : jamais on n'avait vu un tel manque de scrupules et une telle inélégance dans un établissement de l'envergure de l'Ac. Charpentier/ Grande Chaumière.

Je vous laisse apprécier le gouleyant visuel de l'affiche ci-jointe (« Esquisses féminines »), qui vante la prestation de deux « jeunes femmes » et qui évoque des amours saphiques et des jeux d'entrecuisse n'ayant aucune place sur une sellette ni dans la communication d'un atelier d'arts plastiques.

Déjà une précédente affiche (« Un duo féminin ») assez lascive et son discours limite avait de quoi faire tiquer...

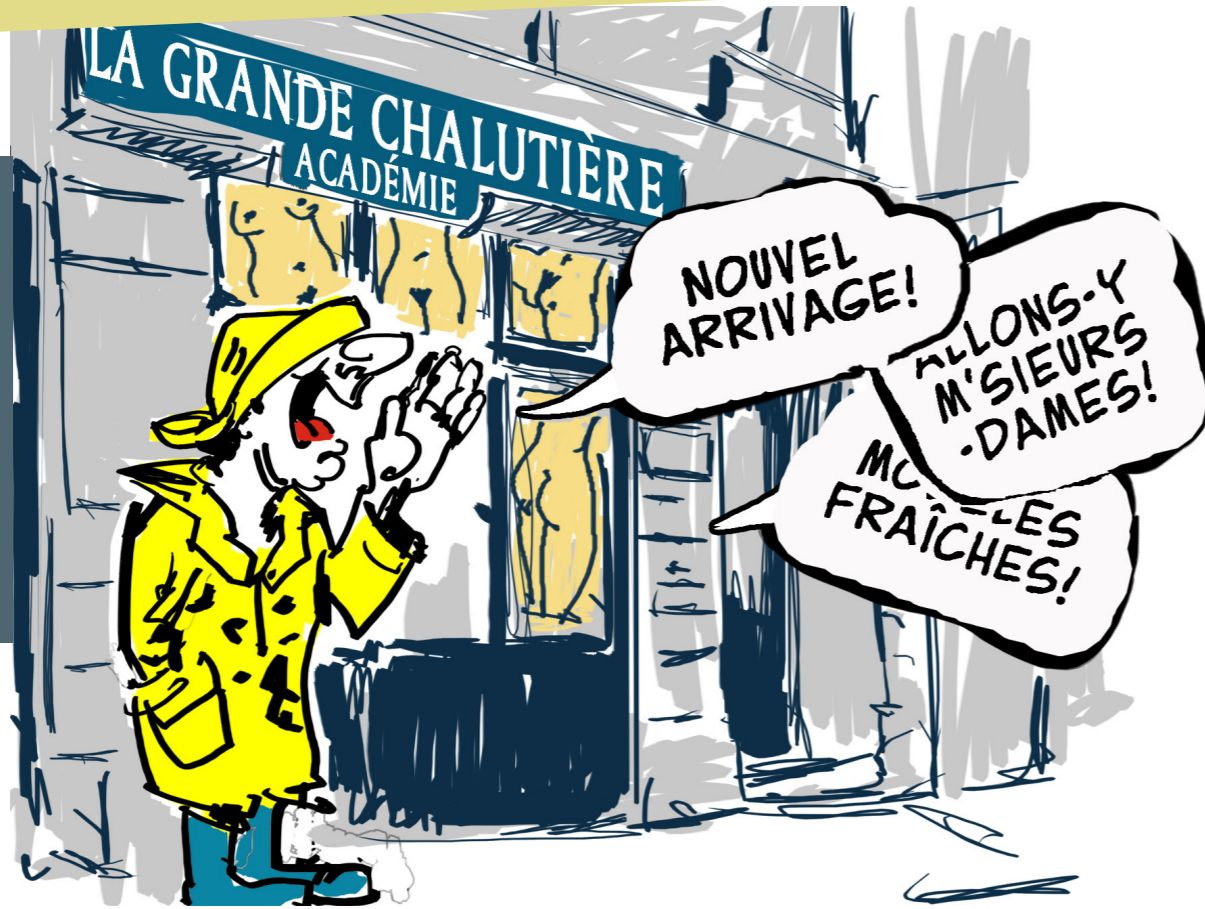
Peu de recours envisageables

Il n'existe même pas de document officiel signé par les parties pour l'établissement de la liste de modèles élus ni de →



DERNIÈRE MINUTE!

Jamais en retard d'un mauvais geste, la Grande Chaumière fait partie des établissements proposant le télétravail à ses modèles depuis la crise sanitaire. Plus de détail ici: [Miroir Social](#)



contrats de travail (ce qui peut leur valoir des soucis, cependant). Autant dire que la direction a les coudées franches pour se permettre le cas échéant de réécrire les faits à son avantage et prétendre que ces exclusions ne seraient que des mises au vert trimestrielles, que tels modèles dits exclus en fait figureraient bien sur la liste, voire que ces modèles « virés » se sont vu proposer du travail mais l'ont refusé.

Et il convient de préciser que le droit du travail associe les modèles aux mannequins, un métier où la discrimination par l'âge et l'apparence, aussi illégaux soient-ils, sont un usage indéboulonnable, ce qu'on ne manquera pas de nous rappeler.

Et puis « dans l'art, il n'y a pas vraiment de règles », et « des femmes de quarante-cinq balais on n'en voit pas beaucoup sur les cimaises », comme vous dira l'homme de la rue...

En tous cas, certains modèles se sont vite dit qu'il valait mieux réserver leurs compétences et bonnes idées pour la concurrence.

D'autant que la saison 2019-2020 a apporté de nouvelles avanies. D'une part, les modèles se voient à

présent demander de remplir une fiche de renseignement où ils doivent préciser âge, taille, poids et couleur de cheveux, en sus d'une photo. Bienvenue dans l'ère de la sélection de chair fraîche sur catalogue, (avec de préférence pas trop de vieux et de gros ?). Ce n'est plus la Grande Chaumière, c'est le Salon de l'Agriculture.

D'autre part, les modèles se sont vus proposer de venir gratuitement travailler un dimanche à la Grande Chaumière pour se faire photographier par l'acteur-photographe Vincent Perez, en vue de la publication d'un livre aux éditions de la Martinière... et sans droit d'image annoncé. Le tout était enveloppé d'un chantage à l'embauche. Faux bénévolat, vous avez dit ?

Et enfin, l'établissement n'a pas résisté à l'attrait de la facturation. Depuis l'hiver 2020, les modèles sont donc priés de facturer, ce qui est parfaitement illégal, et le tarif leur en est imposé, ce qui est tout →

aussi illégal. De surcroît la direction leur demande de spécifier « Intervention artistique » afin de maquiller cette fraude

On ferme ?

On voit le directeur implorer les élèves de la Grande Chaumière en leur demandant de venir plus nombreux sinon les ateliers vont fermer, ce qui est absurde, tout comme il envoie des lettres aux parents d'élèves de l'Académie Charpentier pour leur expliquer que leur enfant « n'a pas le niveau » et devrait remplir pour une année, ce qui est honteux.

Tout cela révèle une direction aux abois.

Conclusion

Depuis la vente du bâtiment à l'automne 2018, le personnel ne connaît toujours pas l'identité du nouveau propriétaire et, depuis l'inscription partielle de l'édifice aux Monuments Historiques début décembre 2018, sans doute prévue de longue date par l'acquéreur lui-même, aucune communication n'a été faite sur un éventuel accord certifié avec cette personne. Cela suggère que le bail ne sera pas reconduit et que le maintien de l'Académie Charpentier rue de la Grande Chaumière via une procédure judiciaire est peu probable vu la faiblesse de l'entreprise.

Ajouté à la cécité caractérisée dans la gestion de l'établissement et au refus probable du directeur de négocier quoi que ce soit avec les modèles (auxquels il ne comprend rien), il n'y a sûrement plus rien à attendre de la Grande Chaumière.

La seule chose à faire est de boycotter et faire le maximum de mauvaise publicité à cet établissement et je vous y invite, ce afin d'en faire un exemple et envoyer ainsi un message aux employeurs qui seraient tentés d'employer les mêmes méthodes.

C'est fort triste au regard de l'histoire de ce lieu. La maison des modèles vivants aura déjà vécu une longue vie. ■

Je propose ci-dessous une communication visuelle beaucoup plus en adéquation avec les méthodes présentes de l'Académie Charpentier / Grande Chaumière



Le métier de modèle

Être modèle à l'ère du virtuel

Nous avons beau vivre à l'ère du virtuel, le modèle en chair et en os garde une place légitime dans la pratique des beaux-arts. Mais il y a fort à parier que les nouvelles technologies participent déjà à la transformation du métier.

Lorsque l'on vous balance la rituelle interrogation, à savoir « *Quel sens cela a de faire du modèle vivant à l'ère du numérique ?* », le mieux est de hausser les épaules, en se rappelant que *modèle vivant* et *numérique* sont deux appellations bien floues, deux expressions valises aptes à servir de carburant aux pires sophismes.

« *Modèle vivant* » désigne en fait, non pas un exercice, mais le fait d'avoir une personne humaine comme sujet, et c'est peu de dire qu'à partir de la personne humaine on peut refaire la moitié de l'histoire de l'art. Nombreuses sont les générations d'artistes à avoir voulu tirer un trait sur le travail d'après modèle, et en pure perte, car depuis les pochoirs de la préhistoire jusqu'aux empreintes de Klein, l'histoire de la trace suit de près celle des corps.

Quant au numérique... il est partout, jusque dans les micro-ondes, les voitures et les thermostats. Donc, à quoi cela rimerait-il de faire de la *trace de corps* à l'ère des *plats congelés*, du *GPS* et du *chauffage programmable* ? Si vous avez répondu à cela, appelez-moi...

Soit, en n'étant pas de mauvais esprit, on aura compris que, par la question inopportune citée plus haut, les gens sous-entendent en fait : « *À l'heure de l'ordinateur et des possibilités du virtuel, à quoi cela sert-il de croquer des modèles comme à l'ancien temps ?* »

S'agissant de l'ordinateur, rappelons qu'il n'a rien d'une machine magique et omnipotente, loin de là, alors qu'on persiste à le voir comme le nouveau graal de la création. Or il n'est pas un outil de création, mais de réalisation, excusez la nuan-

ce, et pour être créatif mieux vaut éviter justement d'allumer l'ordinateur trop vite.

Quant au virtuel, ses facettes sont multiples et contradictoires. Par exemple, le virtuel incarné par les réseaux télécoms peut inciter les gens à rester chez eux, ou au contraire les aider à se regrouper pour dessiner autour d'un modèle lors d'une séance impromptue.

Si j'en crois certains sociologues, il semblerait même que cette omniprésence du virtuel ne donne que plus d'envie de matérialité des corps, par effet boomerang.

Toutefois, on doit le concéder, l'opposition virtuel/modèle n'est pas hors de propos. Elle est même à prendre en compte dans l'évolution du métier. Les nouvelles technologies ne ringardisent pas encore le « *modèle vivant* », mais elles sont parties pour changer toutefois les pratiques.

Le virtuel s'impose

Vidéoprojection en cours de dessin, utilisation de banques d'images et de vidéos de poses pour dessiner chez soi, pédagogie en ligne... l'image numérique et la virtualisation font doucement leur entrée dans la pratique du dessin, en groupe ou à la maison.

Il faudrait se crever les yeux et se boucher les oreilles pour ne pas voir que ces usages ont le vent en poupe. Face à ces changements qui apparaissent souvent comme lourds de menaces pour leur profession, les modèles rappellent crânement la supériorité du travail d'après modèle réel sur les autres exercices et surtout sur la reproduction de photos, et mettent autant →

d'ardeur à souligner la créativité et la force de présence du modèle, qui sont ses irremplaçables qualités.

Oui, certes. Mais cela n'obère pas le fait qu'il y a pas mal de situations où votre créativité et votre présence, mesdames et messieurs les modèles, on a le droit de s'en fiche royalement. Et moi le premier !

Passionné de dessin, modèle moi-même, j'apprécie la créativité et la présence du modèle, j'apprécie de découvrir son univers, le sentiment d'urgence qu'il y a dans une séance avec modèle, l'imprévu inhérent à l'exercice, la mise en difficulté, la possibilité d'interactivité, et tout simplement l'expérience humaine que cela constitue.

Seulement voilà, au jour le jour, quand je dessine de l'anatomie, je ne le fais pas en atelier avec modèle. Je le fais tranquillement chez moi devant l'ordinateur grâce à Internet ou parfois aussi avec des photos sur papier.

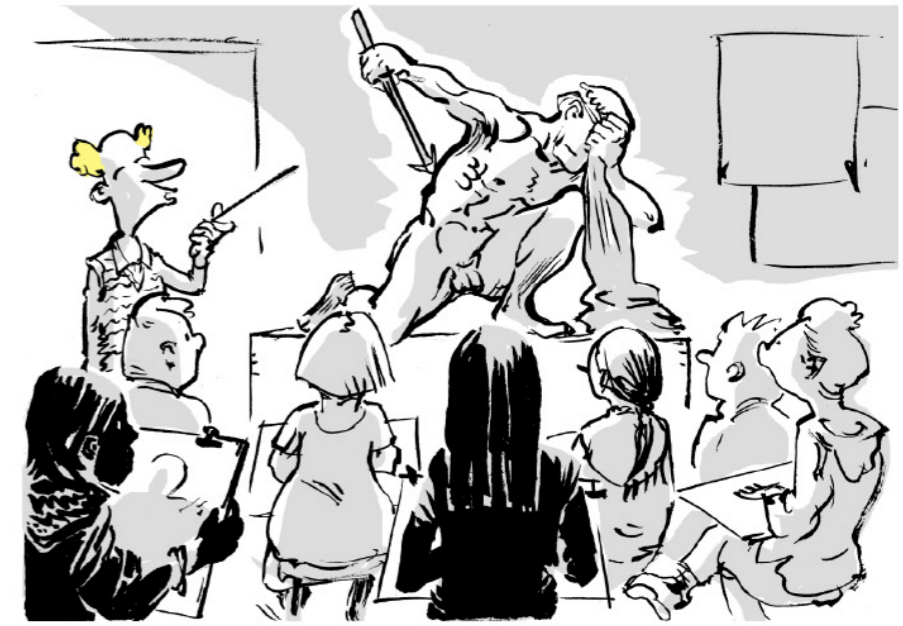
Honnêtement, pour un bête exercice d'observation, cela marche plus que bien (à condition qu'il n'y ait pas trop de déformation par l'objectif). Et cela m'inspire même pour de la création.

Et quand je veux faire du croquis de cinq minutes, je me lance un diaporama minuté et c'est parti !

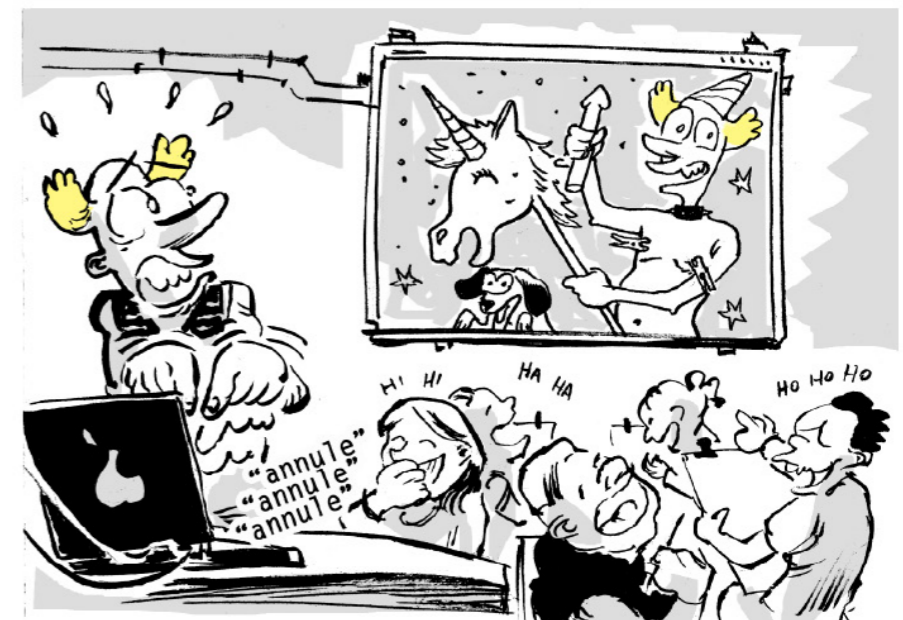
Je ne suis pas le seul dans ce cas. Allez faire un tour ne serait-ce que du côté de Croquis Café, qui propose rien moins que « de la pose en ligne ». Photos, vidéos et diaporamas sont mis à votre disposition, en accès gratuit ou payant.

Contentez-vous simplement de regarder leurs archives : des poses super dynamiques (avec des modèles qui ne se fatiguent jamais...), parfois même déguisées,

Répertoire tragique



Tragique erreur de répertoire



et une grande diversité de morphologies. Un vrai bonheur !

Qui sait si bientôt les dessinateurs passionnés ne se feront pas des séances en ligne à plusieurs, grâce à des diaporamas ou des vidéos regardés en simultané. On peut tout à fait imaginer des étudiants s'entraînant de cette manière.

Travailler devant l'écran, c'est tellement pratique : rien à payer ou peu s'en faut, pas →

de déplacement, on peut dessiner à l'heure qu'on veut, juste une heure en rentrant du travail si on le désire.

Sans parler du nomadisme qui se développe grâce aux tablettes tactiles. Quand on a des horaires décalés et morcelés, il n'est pas toujours facile de se rendre en atelier, a fortiori toutes les semaines. Celui qui a une heure à tuer le midi peut sortir sa tablette (voire son smartphone ou son ordi portable en simultané) et faire quelques exercices, a fortiori accompagnés de quelques vidéos pédagogiques.

Tout ceci ne relève que de l'entraînement individuel. Chacun sait qu'un apprentissage solide impose de recourir à un professeur, en général dans des cours collectifs.

Mais les cours seraient-ils donc à l'abri de ces transformations technologiques ? Permettez-moi là encore d'en douter.

Déjà, vous aurez peut-être remarqué le développement des vidéos pédagogiques, où des professionnels non seulement dispensent des conseils mais en filment aussi la mise en pratique, d'où une compréhension plus fine du processus. Sans les remplacer tout à fait, cela diminue malgré tout la nécessité d'aller en atelier en chair et en os pour les artistes ayant une petite expérience.

Et même en atelier de groupe, gageons que les écrans vont prendre une place grandissante, qu'ils soient individuels ou collectifs.

Pour des cours un peu pointus (par ex : morphologie ou narration BD), la photo peut offrir ce qu'un modèle est incapable de proposer (si si !):

- poses très dynamiques de danseurs ou de sportifs ;
- vues selon des angles inhabituels (plongées et contre-plongées), y compris à 360 degrés, groupes de modèles, mises en perspectives, même pose avec et sans vêtements ;
- différents modules d'éclairage sur une même pose (et possibilité de travailler en clair-obscur sans nécessité de plonger les dessinateurs dans la pénombre) ;
- superposition par calques des différentes structures morphologiques (les profs de morpho sont premiers à exploiter les nouvelles technologies) ;
- interactivité entre photo/dessin de l'élève/corrections du prof ;
- connexion de l'écran à une tablette pour démonstration en direct, etc.

De nouvelles possibilités s'ouvrent, notamment pour la création d'items pédagogiques. Un enseignant peut expliquer une méthode, en faire la démonstration devant tout le monde, de surcroît sur une pose que les élèves sont en train de dessiner.

On pourra aussi dessiner de l'anatomie pendant une heure, puis passer à autre chose si on le souhaite, et ne pas être contraints par les repos du modèle...

Il faut comprendre que le virtuel s'impose d'abord parce qu'il permet des usages souples, essentiels dans la société d'aujourd'hui, et démultiplie les possibilités.

Sûrement que tout n'est pas mûr mais cela va le devenir, surtout s'il y a un marché pour les prestataires privés.

De plus, trois fois hélas, investir dans les nouvelles technologies, ça fait moderne pour les institutions, et c'est par voie de conséquence de l'argent qui n'est plus disponible pour financer l'emploi de modèles.

Avec ce que coûte un modèle vivant sur un an aux ABA de la Ville de Paris, on pourrait s'acheter une voiture ! Alors qu'avec même pas le quart de ce budget on peut acheter un écran plat large comme un mur, avec une qualité d'image qui envoie au rencard les vidéoprojecteurs à la papa !

Moins d'heures avec modèles pour les gros employeurs, c'est aussi moins de souci avec leur revendications, les contraintes d'espace et de matériel de pose. Mais ça, vous le savez déjà.

Les modèles vont demeurer

Je ne suis pas en train de dire que ces possibilités techniques en grande expansion vont mettre les modèles au rencard. Elles se combineront avec le travail d'après modèle.

On sait que les photos et les vidéos, ce n'est que de la 2D, et qu'un sujet en volume reste indispensable à un apprentissage. On sait aussi qu'un vrai modèle en chair et en os apporte plus d'énergie qu'une photo, surtout sur un travail long.

Et comme je l'ai dit, tout ce qu'appor- ➔

te un modèle n'est pas reproductible via le virtuel.

De surcroît, il y a peu de chances que les artistes en atelier amateur se satisfont de travailler uniquement d'après photo, car ils recherchent une ambiance et une expérience humaine autant qu'un apprentissage.

Mais comme je le disais également plus haut, ce qu'apporte le modèle, on n'en a pas toujours besoin, d'autant qu'on peut suivre des cours sur la Toile.

De toute évidence, les nouvelles technologies vont conforter dans leur politique les écoles qui font économie de séances avec modèles (le budget qu'on leur alloue ne leur laisse pas forcément le choix).

Elles vont fatalement contribuer à faire diminuer encore un petit peu le nombre d'heures dans les cours académiques, surtout dans les grosses structures, avant tout pour des raisons d'abord financières et des questions d'image publique. C'est un "petit peu" qui va s'ajouter à d'autres "petit peu", déjà bien perceptibles dans les agendas des modèles.

Et ce n'est pas l'imperméabilité de la poignée d'ateliers de sculpture à ces changements technologiques qui va y changer grand chose.

Les nouvelles technologies ne vont pas balayer tout sur leur passage, elles ont tout aussi souvent tendance à s'immiscer dans ce qui existe déjà, elles créent des hybridations, elles bouchent des horizons autant qu'elles en ouvrent. Aux modèles d'être assez malins pour s'adapter.

Le travail d'après photo n'est pas nouveau, après tout. Rappelons-nous Rodin ou Gustave Moreau.

Et aujourd'hui comme hier, quand un étudiant ou un amateur de modèle vivant s'exerce à dessiner le corps humain à partir de statues, on ne vient pas pousser des hauts cris et dire que c'est une pratique nulle, tout cela parce le sujet n'est pas vivant !

Le virtuel se pose comme une option de plus.

Les nouvelles technologies nous font déjà évoluer

Aujourd'hui de plus en plus de choses passent par les réseaux, notamment les réseaux sociaux. Grâce à eux, des ateliers impromptus se forment plus facilement, les artistes peuvent s'organiser en communautés, échanger, créer de l'émulation autour de projets communs.

Les vidéos d'apprentissage du dessin fleurissent, aussi didactiques que les mots des enseignants, comme dit plus haut.

Et aujourd'hui la page Facebook d'un atelier de modèle vivant n'est pas qu'une vitrine, c'est un générateur de communauté.

Grâce à cette page, les dessinateurs gardent le lien avec l'atelier même quand ils ne le fréquentent pas depuis 15 jours. Ils peuvent revivre subrepticement la dernière séance de dessin, mieux découvrir le travail d'autres participants, échanger avec eux, se motiver pour des travaux à la maison ou des défis de dessin (éventuellement proposés par l'atelier ou attrapés ailleurs).

Les nouvelles technologies sont une grosse vague qui va à coup sûr amplifier le recul de la pose académique. Rien n'arrêtera cette vague.

Surfons plutôt dessus. ■

LIENS

- [Croquis Café](#)
- [Posespace](#)
- [Line of Action](#)

MODÈLE BLANC / MODÈLE NOIR

gros plan

Le modèle noir et autres anonymes

Dieu a dit: « Il y aura des hommes et il y aura des femmes, il y aura des blancs et il y aura des noirs, il y aura des artistes et il y aura des modèles...et tous seront égaux! Mais pour ceux qui seront femmes, modèles et noirs, alors là ce sera très dur. »*

Il n'aura échappé à personne que le musée d'Orsay a consacré une exposition aux modèles noirs au printemps dernier. Cette exposition est avant tout une affirmation. Peu importe pour les médias ce que l'on y montre – si vous voulez savoir, son intérêt est d'abord historique – c'est le concept à lui seul qui fait son écho. La réparation symbolique faite aux minorités visibles par le truchement de la création artistique ou de la muséographie mettant en valeur cette création est un sujet irrésistible pour les médias, en ce qu'il mêle culture, justice sociale, et réintégration du Beau au cœur du Bien.

De fait, il est aujourd'hui difficile, peut-être même plus qu'autrefois, de différencier les deux, d'accepter l'impureté de l'art et des artistes.

Réjouissons-nous qu'il ne nous soit pas resté de traces – pour ce que j'en sais – de ce que Léonard de Vinci pensait des femmes, des personnes de couleur et des LGBT, car cela nous permet de l'idolâtrer sans contraintes (je vous renvoie à l'actualité culturelle).

Quoi qu'il en soit, c'est une juste réparation que de voir ces modèles noirs retrouver un nom et une mise à l'honneur.

L'exposition nous donne à voir – parmi beaucoup d'œuvres de simple contextualisation – un panel notable d'œuvres de grand noms, que nous n'avons pas l'habitude de voir occuper les cimaises, visiblement en raison de leur relégation parmi les œuvres exotiques et pittoresques, eu égard à la peau foncée de leur sujet principal.

D'un point de vue simplement esthétique c'est déjà fort rafraîchissant.

Le discours médiatique autour de cette exposition porte toutefois un jugement un brin simpliste. Soucieux de lever la jambe aussi haut que les autres dans le grand défilé des majorettes de la vertu, les journalistes y vont de leurs envolées sur les modèles réduits à l'anonymat au seul prétexte qu'ils étaient noirs.

Parler de « modèles oubliés » (dans le texte) parce qu'ils étaient noirs est un peu réducteur et nous fait glisser vers le révisionnisme, pour deux raisons.

Premièrement, l'histoire de l'art n'a pas souvent si souvent octroyé aux modèles, même blancs, un nom à porter à la postérité. Où est le nom du modèle derrière « Diane au bain » ou « Baigneuses » ? La seule différence, dans le cas d'un modèle noir, est que l'œuvre sera plus fréquemment intitulée « Nègresse à la toilette », appel-

→



l'ation racialisée à laquelle on préférera avec raison « Femme noire à la toilette ». Toutefois, lorsqu'on renomme le tableau de Géricault « Étude d'homme, d'après le modèle Joseph », on fait honneur au modèle, mais on réécrit un peu l'histoire.

Qui, à part les historiens de l'art, a retenu les noms d'Emma Daubigny, Maria Caira, Charles-Alix Dubosc, ou Victorine Meurent, modèle favori de Manet, omniprésente dans les tableaux du peintre et figure centrale de la célèbre Olympia ? Et encore, quand ces historiens ne les dénigrent pas (il me revient à l'esprit les propos d'un historien de l'art accusant Victorine Meurent d'avoir

des poses non naturelles du fait justement de sa professionnalisation en tant que modèle).

Pour une Dina Vierny, combien de corps anonymes, vus comme la simple glaise malléable sur laquelle s'imprime le génie artistique de l'auteur, seul responsable présumé de la réussite de l'œuvre, comme Dieu-le-père aux premiers jours ?

Le biographe de Joseph « le Maure » le dit lui-même : [Joseph] demeure tranquille dans sa pose pour trois francs la séance, le jour, et amuseur le soir au troquet. Pourquoi l'histoire n'a-t-elle retenu que son prénom ? Qui connaît Cadamour, le roi des modèles ? Qui connaît Brzozomvsky, le doyen des modèles, et Dubosc, modèle de formes irréprochables, et Céveau le beau dentelé, le favori d'Ingres ? Que sait-on de la femme noire du →

* c'était pour le plaisir de paraphraser Coluche

pratique du dessin

Les poses difficiles

Quand le modèle fait transpirer les artistes...

célèbre tableau de Marie-Guillemine Benoist au Louvre? Et le nom de la servante aux fleurs dans l'Olympia de Manet, qui le connaît? On prétend que la mode est à l'anonymat pour les modèles...

En gros, ce sont d'abord les œuvres représentant des noirs qui ont été plus ou moins oubliées.

Ce qui nous amène au deuxième point: il ne faut pas confondre racisme et discrimination par le milieu social. Si les modèles noirs se voyaient encore moins nommés dans le titre des œuvres que les blancs, ce n'était pas seulement du fait de préjugés racistes ou de leur instrumentalisation pour des créations fantasmées de l'Orient et d'autres antipodes, c'est aussi parce que ce n'étaient pas... des bourgeois.

Quand on peint Madame de Machin ou le banquier François-Henri Truc, on met bien sûr son nom en exergue. Mais jusqu'à la fin du XIX^e, quand on peint des blanchisseuses, des mendiants, des paysans, on met: « Blanchisseuses », « Mendiants », « Paysans ». Il suffit d'avoir de la sueur sous les aisselles pour devenir un sujet « de genre », anonyme, et à caractère ethnographique. Et n'oublions pas aussi que les bourgeois payaient pour leurs portraits en peinture, une fantaisie peu accessible à l'ouvrier, eu égard à la modestie de ses moyens financiers. Sa représentation et sa désignation à lui n'étaient soumis à aucune relation contractuelle.

Cela aura été le mérite en creux de cette exposition que de nous amener à nous interroger sur le contexte social des œuvres. Quand on visite une exposition des impressionnistes, on oublie facilement que l'univers décrit est celui de l'élite bourgeoise de leur temps. Ce n'est pas une tare, pas plus que cela ne leur est spécifique, les artistes venant rarement du bas de l'échelle, mais il faut justement garder à l'esprit l'orientation sociale du regard de l'artiste qui fatalement transpire dans l'œuvre.

On se rappelle plus facilement ce regard orienté quand les productions artistiques sont plus proches de notre temps et mettent un scène un morceau d'une réalité palpable parce que contemporaine. Pour preuve, n'a-t-on pas à ce titre reproché aux cinéastes et écrivains germano-pratins de ne parler que de leur milieu aisé? Comme l'ont dit certains, « chez les auteurs français, les



culture
Le musée d'Orsay redonne une identité aux Noirs anonymes qui prirent la pose face à Gérault, Manet, Nadar ou Matisse.
Les modèles oubliés
PAR LETIZIA BANNER
LE MODÈLE NOIR DE GÉRAULT À MATISSE
MUSÉE D'ORSAY, PARIS, DU 11 AU 22 JUILLET.
Carmen, Laure, Aché, Madeleine, Joseph... Dans la nef du musée d'Orsay, les personnes se détachent en lettres de relief pour mettre en lumière les grands délaissés de l'histoire de l'art. Cette installation spectaculaire de l'Américain Glenn Feldman donne le ton de l'exposition Le Musée d'Orsay, de Gérault à Matisse, dédiée à la représentation des Noirs dans la peinture. La scénographie et la photographie de l'installation de la scénographie sont les premières à se pencher sur ce sujet. Un projet historique: « Suite exposition et/ou, à ce jour, les artistes ont pu saisir l'importance de la civilisation multiculturelle à partir de l'ethnographie séculaire, tous médias confondus, notamment, tous médias confondus, notamment, tous médias confondus, notamment, tous médias confondus... »
LAURE, LA SERVANTE CHEZ MANET
Quand Olympia, la suffragette belle et belle, pose le monde se focalise sur la protagoniste, une jeune femme, qui tient fermement à l'arrière-plan, qui tient dans ses mains un bouquet. Une différence qui perdure pendant plus de cent ans, au cours desquels même le chat, sur la droite du tableau, fait du voyage. L'objet de commentaires de la part des historiens de l'art que la domestique noire.
C'est par l'intermédiaire de son copain Basile, qu'Edouard Manet rencontre Laure. L'ingère ou courtisane on ne sait, elle vit dans le quartier de la place de Clichy et pose les modèles occasionnels. « Une belle négresse, que l'on appelle, à son début des années 1860. Même si, dans Olympia, il maintient la femme noire dans le rôle d'une servante et reste, en cela, un être asservi aux préjugés de son temps, c'était radical pour son époque d'avoir déplacé le modèle d'un cadre européen à une scène d'un Paris moderne et de lui donner une présence picturale frontale », commente l'Américain Glenn Feldman, commissaire de l'exposition, qui a consacré une thèse à Laure. Pour Manet, celui-ci posera aussi pour *Portrait de Laure* (initialement *La Nègre*) et *Enfants aux Tulleries*, où elle apparaît, très discrètement, en noir.

- LIENS**
- L'expo (site du musée d'Orsay)
 - Histoire de Joseph
 - À Voix Nue

pauvres n'ont pas d'amour... » Cela ne suggère pas qu'une facilité d'inspiration, mais aussi le fait que certaines couches sociales n'auraient pas suffisamment d'individualité intéressante pour satisfaire la création artistique (sic), à part pour faire rire ou susciter la compassion [1]. Fort heureusement, à Orsay et ailleurs, les temps changent, et pour tout le monde. ■

1. Je vous renvoie à ce titre aux propos acerbes du cinéaste Gérard Mordillat au micro de France Culture, dans À voix nue.

Voilà un refrain qui vient sonner souvent aux oreilles des modèles : « vous nous avez fait des belles poses mais c'était difficile à dessiner ». C'est un grand classique. Il y aurait donc des poses difficiles. Qu'est-ce alors qu'une pose difficile? Une pose avec des raccourcis? Avec des imbrications? Quand les bras et les jambes se croisent et qu'on ne sait plus où est quoi?

En réalité, il est justement... délicat de donner une définition générique de la pose dite difficile, étant établi que ce qui paraît difficile à un débutant sera facile pour un artiste aguerri, et réciproquement. Ces poses avec raccourcis qui font si peur aux débutants s'avèrent parfois plus aisées à reproduire et donnent des dessins plus forts que d'autres poses en apparence plus abordables (si, si, je vous jure!). Tout cela est pour le moment sensiblement abscons. Il nous faut élargir un peu le spectre de cette leçon de choses.

Le pire ennemi du dessinateur, c'est lui-même

Il y a ceux qui répètent "oh moi, je n'ai pas le sens des proportions" ou alors "Pour bien dessiner les modèles, il faut apprendre à connaître le corps humain". Foutaises. Ou du moins demi-foutaises. Tous les gens qui disent ne pas avoir le sens de l'espace et des proportions savent pourtant descendre un escalier tout en regardant leur smartphone, et juger qu'une chemise est trop grande pour eux sans même l'enfiler. Comme quoi ils ont le sens des proportions dans la vie courante. Tous les gens qui disent méconnaître le corps

humain repèrent pourtant des jambes arquées ou une silhouette contrefaite à 100 mètres. Et quand un ami revient de vacances de Noël en ayant pris cinq kilos, vous vous en apercevez immédiatement. Tout un chacun a donc une appréhension des formes d'une belle acuité. Et pourtant, cette acuité se brouille dès qu'il s'agit de dessiner, pour la simple et bonne raison qu'un dessin fait n'est pas le réel mais un produit de l'esprit.

Le dessin tient du langage, c'est notre intellect qui nous fait interpréter un ensemble de tâches sur un bout de papier comme une "représentation", un morceau de réel en trois dimensions posé comme par magie sur une feuille plate. Pour une perruche, un dessin n'est juste-ment qu'un ensemble de tâches sur une feuille, et elle n'a pas totalement tort.

Il y a donc interprétation quand on regarde un dessin, mais il y a aussi interprétation s'agissant de dessiner. Parce que le dessin, c'est de l'idée mise sur une feuille. Dessiner n'est pas reproduire mais faire comprendre. C'est là que s'insère la vraie difficulté. Ce que place le dessinateur sur le papier est une idée, ou plus exactement l'interprétation du réel par le cerveau. Et le cerveau interprète sans arrêt! Il attrape un morceau du réel et recompose le reste. C'est normal, c'est ce qui lui permet de fonctionner.

C'est ainsi qu'il nous fait voir ce qui n'existe que dans notre esprit! Il nous fait voir la tête droite alors même qu'elle est penchée, par exemple. La conséquence en est que, dans une séance de modèle vivant, nous avons une inclinaison naturelle à dessiner non pas le modèle réel mais le bonhomme que nous avons dans la tête, souvent plus proche du playmobil, tout raide et rectiligne, que d'un être vivant.

On croit dessiner le réel, et c'est l'idée que l'on s'en fait qui finit sur la feuille.

Ainsi, les débutants se rendent tous coupables des mêmes déformations du sujet, déroulant des fautes typiques absolument universelles. ➔



Des fautes qui n'ont, vous l'aurez compris, rien à voir avec de la méconnaissance ou le hasard.

Un dessinateur débutant, dans un portrait, réduira **toujours** le front du modèle, parce que c'est la partie socialement la moins importante, de même qu'il commencera toujours par la tête, élément symbolique de l'être humain, et que, dans un déhanché, il placera **toujours** le pied d'appui trop à l'extérieur.

Il placera toujours le menton au-dessus de la ligne d'épaules même quand il est au-dessous, il infirmera toujours l'oblique des hanches et des épaules, il raptera la tête des modèles assis, etc. On pourrait continuer longtemps l'énumération.

C'est écrit d'avance.

Si nous sommes sans cesse tentés de dessiner ce que nous **savons** au lieu de ce que nous **voyons**, c'est que c'est beaucoup plus reposant.

Même un professionnel connaît ce biais.

C'est ce que j'appelle donc le **dessin de régurgitation** (image frappante et délicate, s'il en est).

Tout cela, vous le voyez, n'a pas grand chose à voir avec une noble licence artistique ou un « style ».

La pose facile

Pour le débutant, une pose dite "facile", c'est donc un ensemble de formes que son cerveau reconnaît, pour lesquelles ce cerveau lui propose de fait un certain nombre d'idées préconçues qui vont lui servir de béquilles et lui permettre un dessin compréhensible, affichant un semblant de cohérence, mais potentiellement éloigné du sujet., puisqu'il aura dessiné ce qu'il croit savoir au lieu de ce qu'il voit. →

C'est souvent ce qui se passe face à une pose debout assez relâchée, par exemple un petit déhanché sans fioriture. Les bras sont en haut, les jambes en bas, la tête dessus comme la cerise sur le gâteau. *Tout il est bien à sa place*, bien identifiable, et c'est pour cela que le dessinateur part en pilote automatique et dessine sans avoir bien compris la nature de la pose, tout rasséréné de pouvoir dessiner « le bonhomme ».

Ah qu'est-ce qu'on est confortable ! On a tellement l'impression de comprendre !

Sauf que dans le processus, toutes les subtilités de la pose, les petites obliques, la posture exacte du modèle, tout ça passe à la trappe. On obtient au bout du compte un dessin qui ressemble bien à un bonhomme pas trop mal proportionné, mais qui n'est absolument pas le modèle dans la réalité de sa posture et de sa silhouette.

On aura dessiné une **idée** de modèle, pour le dire encore une fois

La pose difficile

Une pose que le débutant dira difficile, c'est une pose qui, au contraire, offre des formes non attendues, que son cerveau refuse de reconnaître, et qui ne lui suggère que peu d'idées préconçues.

C'est l'effet que produisent les raccourcis sur le débutant. C'est là qu'en tant que dessinateur, il se retrouve sans ces fameuses béquilles que sont les schémas préconçus, ramenés à sa réalité d'éclaté du dessin, il peine et il s'en rend compte.

Et voilà qu'arrivent les soupirs : « Ouiiin, c'est difficiile ! »

Cette difficulté n'est due qu'au fait que le débutant veut à tout prix *reconnaître* avant de dessiner ; il n'arrive pas encore à regarder les formes dans leur abstraction, à ne voir que les repères et les rapports de proportions, à oublier qu'il regarde un bras, un torse ou autre, ce qui est la seule voie pour s'affranchir de l'incessant parasitage du dessin par l'interprétation et son cortège de formes préconçues.

À la lumière de ce que je viens de décrire,

il vaudrait finalement mieux parler de poses rassurantes et de poses *déstabilisantes*. Les poses où l'on triche et celles où on ne peut tricher.

Certains professeurs estiment que les poses « déstabilisantes » sont particulièrement intéressantes en ce qu'elles obligent les dessinateurs à observer vraiment, et qu'elles vont souvent de pair chez le modèle avec une expressivité supérieure, qui interpelle les dessinateurs et se retrouve dans leurs réalisations.

La vraie de vraie difficulté

Souvent, la pose difficile est une illusion de débutant qui n'a pas encore appris à utiliser des filtres de regard, qui regarde le modèle par le détail au lieu de le faire par l'ensemble. La difficulté, les gens se la créent eux-mêmes !

Mais alors les *poses difficiles* n'existeraient pas ?

Oui elles existent, mais ce sont surtout celles qui combinent à la fois la difficulté d'identification des formes et un déficit de repères.

C'est souvent le cas des poses allongées, par exemple. Le corps est à l'horizontale et voit de plus ses volumes déformés par le sol, dans une fine interaction avec celui-ci, ce qui bouscule les habitudes. Mais en plus et surtout, on ne peut pas travailler grâce aux aplombs, les vides et les grandes formes géométriques se font rares, en un mot il y a peu de repères visuels.

Et la spontanéité dans tout ça ?

N'oublions pas qu'un des buts du dessin d'observation est que les artistes absorbent mentalement des formes afin qu'elles enrichissent leurs créations en resurgissant ensuite dans la spontanéité. Ce n'est pas qu'un exercice scolaire. ■

Le métier de modèle

Les tabous

Attention cher lecteur, la lecture de cet article se fera au prix de ta santé mentale, car nous allons parler de ces choses dont il ne faut jamais parler, de ces sujets tabous que l'on ne se risque à évoquer qu'avec maintes circonlocutions et préciosités gestuelles, tant ils bafouent la bienséance de notre société faussement libérée.

Les modèles ont encore trop souvent le loisir de constater que les exigences corporelles du métier sont mal comprises, qu'il s'agisse de la grande pénibilité physique ou la nécessité impérative d'un tatami, même pour des postures debout. Ce alors que ce métier existe depuis des temps immémoriaux.

Et il est presque drôle de voir que d'autres exigences corporelles encore, et qui sont pourtant universellement partagées, demeurent elles aussi irrémédiablement niées.

Ce sont celles qui mettent en scène les fluides du corps, ces vilains petits stigmates par lesquels notre organisme nous rappelle que, contrairement à ce qu'essaient de nous faire croire les publicistes et les chirurgiens en esthétique, nous ne sommes pas en plastique – si on fait exception de la hanche toute neuve de mémé et des joues de Carla Bruni.

Dit plus simplement : les problèmes d'hygiène et de confort intime du modèle sont véritablement un non-sujet. Un état de fait renforcé par le fait que ces sujets de la vie quotidienne sont difficile à évoquer même dans une conversation triviale pour le citoyen lambda. La conséquence en est que ces problèmes ne sont que peu pris en compte.

Et pourtant il s'en passe des choses, sous les aisselles et la zone périnéale du modèle!

Que vaut le puritanisme ambiant qui veut que l'on cantonne l'évocation de ces sujets à la plus stricte vie privée, dès lors que l'intimité physique des modèles est exposée à tous les sens, et pas seulement à la vue?

Commandement du modèle :
Tu ne transpireras point, n'auras point d'intestins ni d'uterus

Il faut croire que le modèle idéal doit pouvoir se soumettre au commandement ci-dessus.

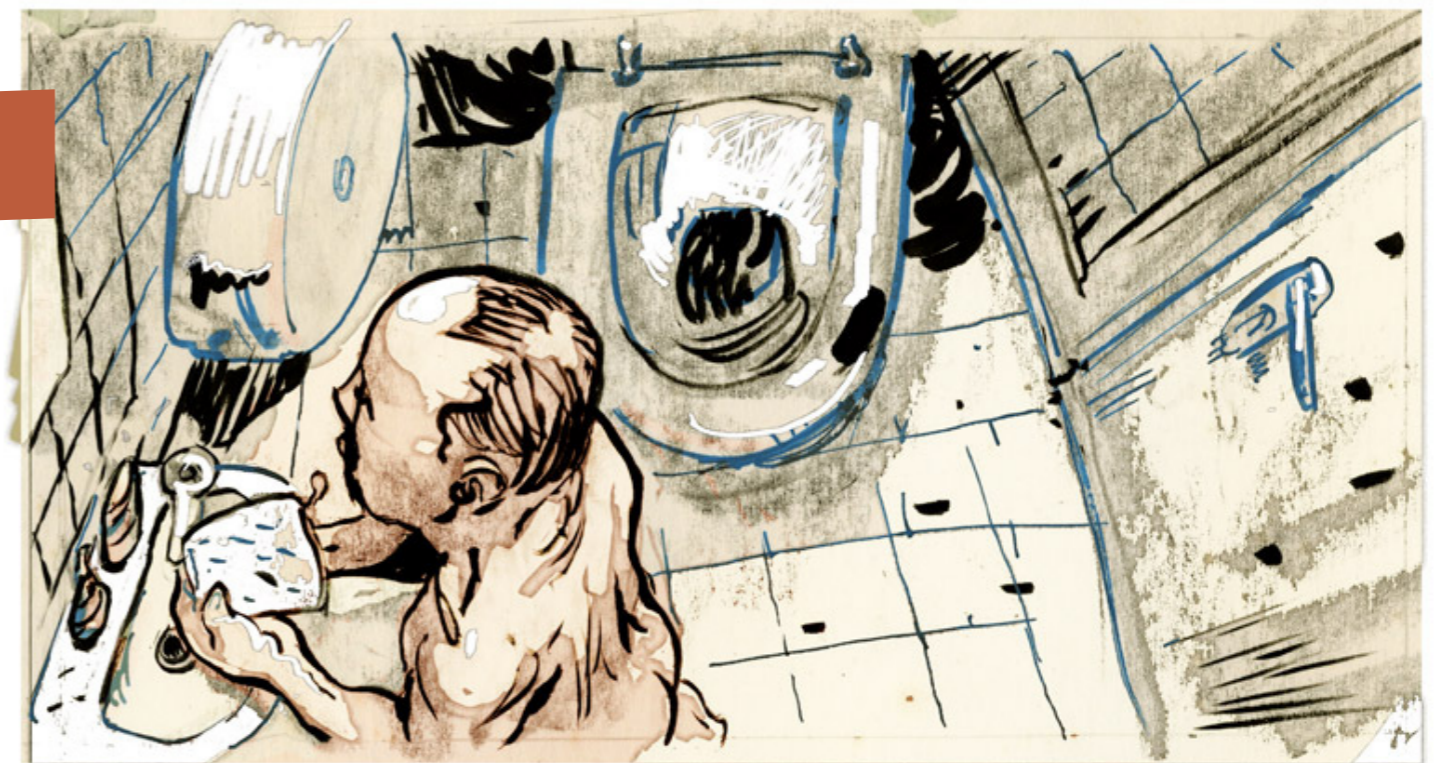
Dommage pour le modèle féminin qui, en période de règles et victime d'une malheureuse fuite, laisse une jolie auréole vermillon sur le drap.

Dommage pour le modèle qui, au terme de ne serait-ce qu'un quart d'heure à transpirer en pose assise, se retrouve avec une désobligeante trace de frein au milieu de l'empreinte de son postérieur.

Dommage pour le modèle qui, ayant le prof ou les élèves juste à côté de lui, remugle à faire tomber les mouches, pour avoir là aussi terriblement transpiré depuis des heures (eh oui, les modèles se dépensent et les vêtements masquent bien des odeurs).

Dommage pour le modèle qui, sur une pause peu commode, laisse échapper une flatulence sonore dans l'atelier au silence monacal.

Que la lecture vous en soit drôle ou inconfortable, sachez que ces mésaventures →



Modèle à sa toilette dans les toilettes (HOMMAGE À EDGAR DEGAS)

ne sont en rien fantasmées : c'est du vécu, et pas qu'une fois (à part pour le premier accident, peu accessible à mon genre masculin).

Et c'est souvent un grand moment de solitude, en plus de générer d'inévitables soupçons sur votre sérieux et votre hygiène, quand bien même vous seriez irréprochable en ces domaines.

Alors chaque modèle prend ses précautions plus ou moins strictes selon les susceptibilités et singularités de son corps, mais l'imprévu est inévitable, comme le sont les indispositions de tous types. Personnellement, je m'astreins à un régime alimentaire particulièrement neutre avant les séances de pose et à de régulières toilettes complémentaires en atelier. Je peux vous dire qu'il y a plus pratique.

Je prends aussi soin d'emporter des draps de préférence sombres et chamarrés. On devine ainsi mon embarras quand un atelier a l'aimable attention de me fournir lui-même un drap propre (et ils sont bien peu à

le faire !) mais... d'un blanc immaculé.

Là où ça se corse, c'est que les ateliers n'offrent généralement pour la toilette que l'espace de leurs W.C. Quand vous êtes chanceux, un lavabo jouxte la cuvette, qui permet une toilette de chat sans trop de complications. Et dans le cas contraire... eh bien je ne compte plus le nombre de fois où, pris de court, je dus tirer la chasse pour récupérer un peu d'eau sur mon gant de toilette.

Comme c'est romantique, la vie de modèle!

À l'inverse, dans les rares ateliers possédant une douche, le plaisir d'arriver sur la sellette tout frais et pimpant est un bonheur entier.

Alors chers responsables d'ateliers, évitez les draps blancs, et ne soyez pas étonné qu'un modèle vous demande de quoi faire une toilette d'urgence.

Certains lecteurs égarés doivent être déçus, qui devaient espérer que j'allais parler des mêmes éternelles âneries et fantasmes déplacés autour de l'excitation masculine.

Raté!

Eh oh, c'est un espace d'expression sérieux où j'aime faire l'imbécile, ici, et pas le contraire. ■

Le métier de modèle

Le métier fait sa mue

Dans la lignée de mon article sur la montée en puissance des technologies virtuelles (je préfère ce terme à numérique), je continue de partager quelques réflexions sur l'évolution du métier de modèle.

La fin de l'âge d'or

Longtemps, l'étude de modèle a été la clef de voûte de l'enseignement académique.

Les écoles elles-mêmes ne s'appelaient-elles pas des académies ?

Le corps était un vocabulaire plastique à lui tout seul, que les artistes se devaient de maîtriser avant toute chose, comme le solfège pour les musiciens.

Puis le travail d'après modèle fut de plus en plus snobé avec les arts modernes, où le souci des réalités morphologiques et même la figuration humaine échouèrent souvent et injustement au rang de vestiges d'un art depuis longtemps dépassé.

Puis vint le second coup de canif avec le mépris de l'apprentissage du dessin dans les écoles des Beaux-Arts à partir des années 70, une idéologie si bornée qu'elle en est un nouvel académisme, dont nous vivons encore les soubresauts.

Le dessin lentement anobli

Les modèles, on les peint, les sculpte... mais surtout on les esquisse par le truchement du dessin, à tel point que travail d'après modèle et dessin sont presque synonymes !

Combien d'artistes ont usé leurs crayons dans des études dessinées et des croquis préparatoires !

Préparatoire est le mot juste. Pendant des siècles, dans notre Occident attaché à un art de la contemplation et de la permanence, où l'usage a longtemps commandé de réaliser du solide, du bien fait, des fresques, des tableaux et des bronzes censés traverser les siècles jusqu'au Jugement dernier, le dessin a joué les seconds rôles, en tant que pratique préparatoire aux « vraies » œuvres.

Avec sa spontanéité, sa simplicité et son énergie mal

peignée, ce reliquat mal assumé de l'enfance a longtemps peiné chez nous à gagner ses jalons.

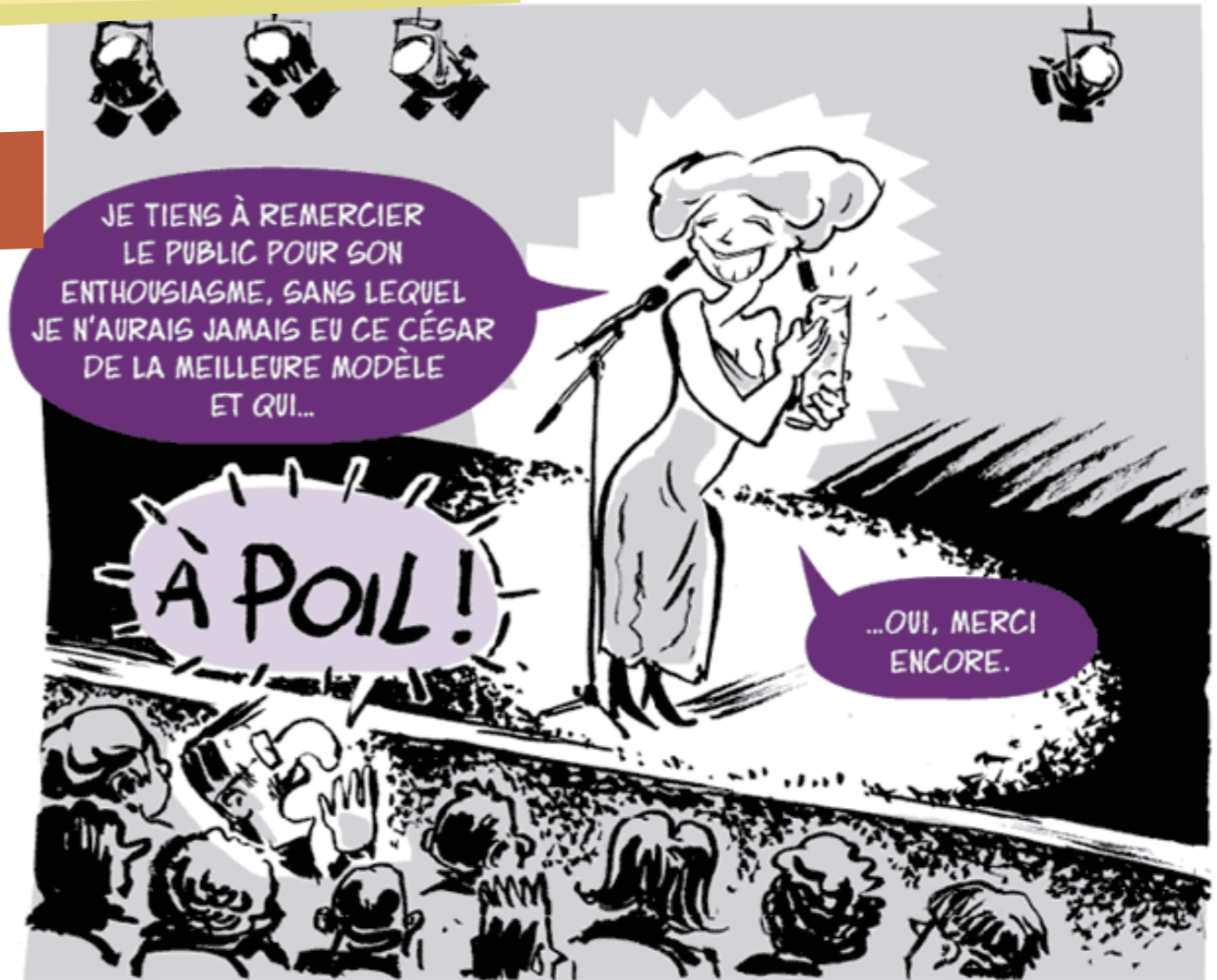
Mais il suffit de se pencher sur l'art japonais ou africain pour voir l'absence d'universalité de cette conception ; en l'occurrence l'aquarelle japonaise a l'impermanence du papier de riz sur laquelle elle est posée, et l'art africain traditionnel est pensé pour tout sauf être contemplé en vitrine à travers les siècles.

Et puis les arts modernes sont arrivés, qui ont consacré l'esprit de synthèse visuel, la revendication de l'imperfection et l'expression d'une intériorité esthétique, avec une méfiance progressive pour tout savoir-faire ostensible et la glorification de la sensibilité individuelle, tout ceci pour aboutir depuis quelques décennies à un étalage récurrent de singularités tristement individualistes.

Dans le même temps le dessin est devenu porteur de la vérité nue d'un être, de la pureté d'une intention plastique par l'évidence du geste. Cela a commencé avec Lautrec ou Matisse et cela continue aujourd'hui.

Les défenseurs du « modèle vivant » savent à quel point la confrontation de l'artiste à un modèle est un moteur de première dans cette recherche d'une intériorité et d'un geste sincère, qu'il s'agisse de figuration sage ou de création plastique débridée.

Cet anoblissement de la simple expression dessinée aurait donc pu ouvrir aux modèles les portes de l'art moderne. →



Las, depuis de très nombreuses années, nous aurons vu tout le contraire, à savoir le cantonnement du travail d'après modèle à l'enseignement classique et aux pratiques amateurs. Aujourd'hui encore des directions d'établissement réduisent le recours aux modèles au nom de « la modernité ».

Serait-ce une persistance du mépris pour le dessin, le mépris du travail par la main, de l'instinct corporel exprimé dans le geste, au profit d'une illusoire cérébralité ? Ou serait-ce plus spécifiquement la défiance envers le travail d'après modèle, tout embaumé encore de ce parfum d'académisme(1) vieillot qui ont conduit à ce soudain rejet du recours aux modèles dans l'enseignement et la création ?

Peu importe. Pendant ce temps qu'on détricote une part de la pédagogie artistique en poussant les modèles à la porte des

écoles, une vague monte, portée par le grand public, qui replace enfin le travail d'après modèle comme une pratique moderne et digne d'intérêt. ENFIN !

Le retour des modèles

Aujourd'hui, en sus de cette acception du dessin au statut de beaux-art à lui tout seul, plusieurs dynamiques positives se croisent à l'égard des modèles.

• Le développement des arts plastiques amateurs

Les postures idéologiques et le combat des contemporains contre les ringards, les artistes amateurs n'en ont cure.

Ils veulent s'enrichir humainement par la pratique artistique et, pour la plupart,

ils suivent des cours pour apprendre à *dessiner* ou à *sculpter*. Quoiqu'ils puissent parfois montrer une appréhension de ces domaines un peu réductrice car centrée sur un savoir-faire naturaliste, il n'en demeure pas moins que leur attachement aux fondamentaux des beaux-arts est légitime et favorise le recours aux modèles. →

Les séances avec modèles, c'est un havre de paix, pour quelques heures, loin de la frénésie ambiante. C'est une espace de partage humain, y compris et surtout avec le modèle, et c'est déjà beaucoup.

• **La montée en force des arts « secondaires »**

Tandis qu'ils connaissaient des fortunes diverses dans un monde de l'art perdant ses repères, le dessin et la figuration ont en revanche été le ciment avec lequel se sont bâtis des empires dans la culture de masse.

L'illustration, la bande dessinée, le jeu vidéo et l'animation(2) ont connu ces dernières années un développement retentissant, au diapason de leur effervescence créative, avec pour corollaire de faire lentement glisser certains de l'enfer des *arts du divertissement* vers le paradis des *arts tout court*.

Et les créatifs de ces domaines sont bien les derniers à cracher sur le dessin d'observation et les séances avec modèle !

Me reviennent en mémoire par exemple l'éditeur Casterman organisant des séances de modèle vivant pour ses dessinateurs ou à la soif des animateurs pour tout ce qui est de dessiner du vivant.

• **Un enthousiasme général pour la pratique du croquis**

Rando Croquis, croqueurs du métro, Docteur Sketchy, Urban Sketchers, marathons de croquis ci et là, dessinateurs accompagnant un concert, spectacle vivant destiné spécialement aux croqueurs, carnets de voyage... le dessin sur le vif a la cote et donne même lieu à des

expositions soutenues par les institutions.

Sans doute le public trouve-t-il là une autre manière de regarder, de se retrouver, de se poser réellement à un endroit, de (re) prendre son temps.

C'est aussi une manière de garder une trace rare et personnelle d'un moment, moins banalisée que la photo (le croquis, c'est un selfie où l'auteur reste invisible !). Le croquis concentre sur un bout de papier les souvenirs accumulés sur un long moment. Il est beaucoup plus chargé affectivement qu'une photo. Si, avec le temps, le souvenir de la réalité visible peut s'envoler, les émotions et le vécu associés au temps passé à croquer le sujet demeurent.

La recherche d'une expérience

Il est à la mode de chercher des « expériences », des moments de vie fugaces qui vous emportent individuellement hors de votre ordinaire, façon grand huit, certes dans un parcours touristique à l'autre bout du monde ou un dimanche en goguette.

Agences de tourisme et prestataires de services en tous genres remplissent des catalogues de ces offres dites *immersives*.

Laissons à d'autres le soin de porter un regard critique sur cette mode, et acquiesçons au fait qu'en soi, une séance avec →

modèle, avec ou sans fioritures, est une expérience.

Elle se définit d'abord comme un moment de sociabilité et de partage, une parenthèse de temps articulée autour de la présence nue du modèle et de sa prestation.

La preuve, c'est qu'on se met ici et là à la vendre pour telle : que sont les ateliers modèle vivant pour enterrement de vie de jeune fille, ou ateliers de dessin en entreprise, sinon très exactement une « expérience », au même titre qu'un passage au hammam ou un après-midi d'acrobranches ?

A fortiori quand, délaissant les atours vieillissants de l'exercice, le modèle porte haut sa créativité en posant déguisé, en racontant des histoires, ou en proposant des chorégraphies et scénographies.

Ce public délaïsse alors pour partie sa possible soif d'apprentissage pour se laisser emporter par une prestation qu'il n'est pas sûr de pouvoir immortaliser en l'état sur le papier, mais qui lui laissera un souvenir et une émotion qu'un simple regard quelque temps plus tard sur cette captation imparfaite suffira à réveiller.

Est-ce qu'il faut y voir une prise de pouvoir de la recherche d'émotion sur le goût de l'apprentissage, lequel apprentissage requiert en matière de travail d'après modèle une véritable opiniâtreté ?

Conclusion

Si les artistes amateurs, soucieux de détente et d'expériences, voudront toujours se retrouver de temps à autres autour de vrais modèles plutôt que de dessiner des photos et si les professionnels du dessin figuratif – illustrateurs et consorts décrits plus haut – sont friands de travail d'après modèle, ce serait une terrible erreur que de croire les modèles remis en selle exactement comme au bon vieux temps (qui n'était pas si bon). Les académies des temps anciens sont mortes et enterrées.

Les modèles, à coup sûr, vont devenir de plus en plus des performers, nourrissant ouvertement d'émotions le public des artistes professionnels et amateurs, pour des créations plus seulement naturalistes.

Quand aux professionnels des arts appliqués figuratifs, ils ont des exigences qui leur sont propres, travaillent énormément sur tablette, et sont souvent des technophiles.

Les modèles ont donc intérêt à s'allier les nouvelles technologies et non pas les bouder.

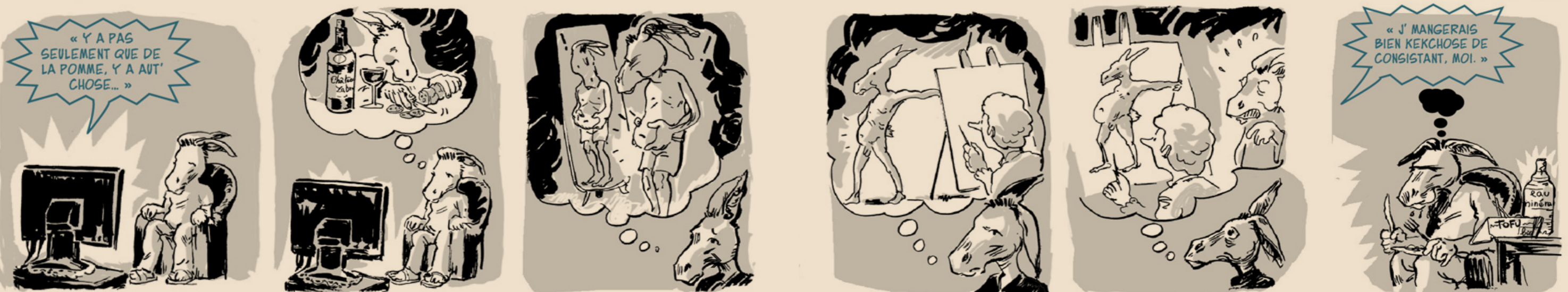
Il faut évoluer, être créatif, mais toujours en adéquation avec son public, et enfin trouver un second souffle via les réseaux.

Un nouveau monde s'ouvre. C'est très banal finalement. ■

1. *terme à bannir, autant que celui d'« art contemporain », tant tous deux n'appellent plus que postures et anathèmes.*

2. *y compris au cinéma, avec les concept designers et experts en matte painting.*

clin d'œil **Y a pas seulement que du muscle, y a aut' chose**



Le métier de modèle

Poser sans être un poseur

Cela fait déjà deux fois récemment que le dessinateur Blutch accorde un entretien à France Culture.

L'été dernier pour les Masterclass et tout dernièrement dans Par les temps qui courent.

Blutch est auteur de bandes dessinées, au dessin comme au scénario.

Il transpire de ses propos qu'il se définit comme « dessinateur », et c'est doublement vrai si l'on considère – comme je le fais – que la bande dessinée est devenue le support premier du dessin contemporain, domaine où l'aventure graphique foisonne, sans pour autant verser dans le mépris du public.

L'auteur Blutch défend le dessin pour lui-même, vante le caractère précieux de cette écriture spécifique à chacun, artiste confirmé ou non, aussi personnelle que la voix ou la façon de marcher, que nul ne peut tenter de reproduire sans trahir.

Et il insiste aussi sur la difficulté de mettre des mots sur le dessin et l'acte de dessiner. Le sujet, pourtant très simple, résiste à l'énonciation. Trop instinctif et corporel, sans doute.

Rajoutons à cela que les dessinateurs ont une vilaine tendance à dire : « je dessine et c'est une éclate de tous les instants », plutôt que « J'ai voulu questionner le langage du vouloir-peindre. », comme disent les plasticiens auto-proclamés.

Cette jouissance du geste affranchie de tout discours, ajoutée à la dépréciation du dessin qui a régné dans nos contrées jusqu'au XIX^e, a toujours tendance à priver le dessin de la consécration intello.

Le dessin, c'est la peinture « à nu », sans tous les habits qui fondent la vraie respectabilité.

Voilà, vous avez compris que tout cela nous ramène finale-

ment sur notre bonne vieille sellette.

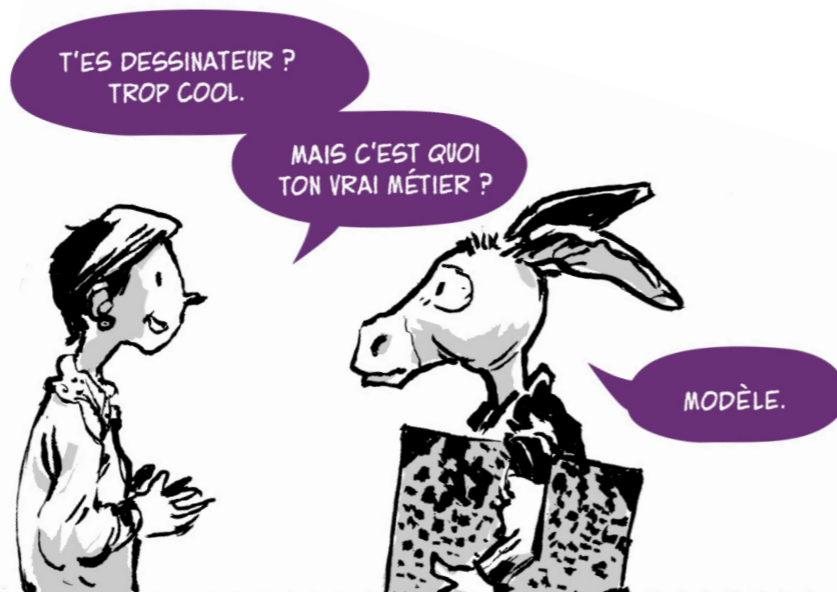
Comme le dessin, la pose, c'est du corporel et de l'instinctif, sans possibilité de se donner contenance en s'adossant véritablement à une création chorégraphique, théâtrale ou mimée.

Ce n'est déjà pas facile à expliquer, mais en plus comment en parler avec clarté alors qu'on ne crée rien de très palpable, qu'on n'a pas d'œuvres à montrer, encore moins de photos ou vidéos de ses prestations ?

Alors que dans le même temps le public va spontanément poser bien plus de questions au modèle qu'au dessinateur.

C'est vrai, quand on est dessinateur, les gens disent souvent : « Ah c'est super, j'aimerais trop savoir dessiner. » Ça ne va pas plus loin, c'est mignon et tout le monde est content.

Tandis qu'en avouant une activité de modèle, il est rare que les gens vous répondent : « Ah ouais, c'est trop génial, moi aussi j'adôôôôerais être les fesses à l'air →



devant tout le monde, et puis ça entretient mon bronzage. »

Bien au contraire, on fait les yeux ronds et on vous demande comment vous pouvez en être venu à exercer une activité pareille.

Et suivent les questions habituelles, qui tapent à côté la plupart du temps :

« Mais, euh, c'est un hobby, n'est-ce pas ? »

– Bah non c'est un vrai travail. »

« Comment vous supportez le regard des gens sur votre nudité ? »

– Bof, vous savez on n'y pense plus quand on pose. »

« Comment vous appréhendez la manière dont les artistes vous interprètent ? »

– Bof, vous savez, je pose et le reste ne m'appartient plus, ils en font ce qu'ils veulent. »

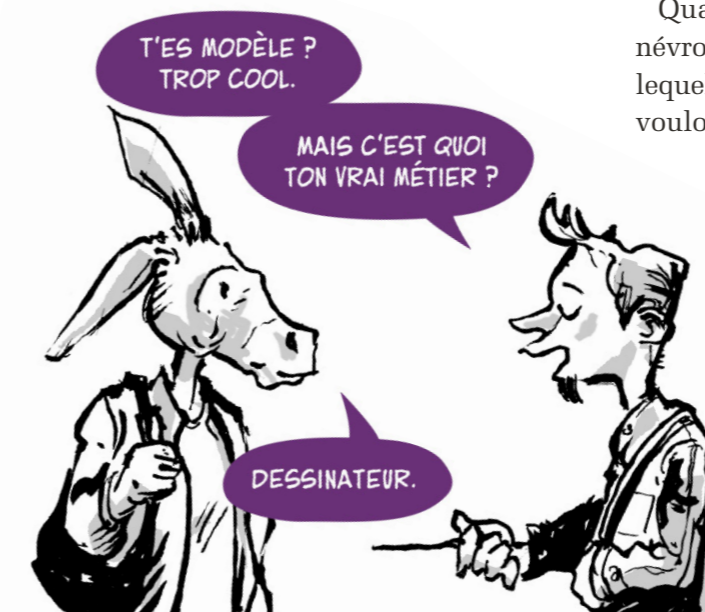
« Il y a quelque chose d'assez sensuel dans le fait de se montrer nu ainsi, non ? »

Euh, autre question ? »

Le modèle honnête n'est pas un très bon client pour qui cherche des réponses choc et simples.

Mais il y a plus que ça.

En tant que modèle, ceux qui vous représentent vont aussi, légitimement, vous poser des questions sur votre style de pose. Et pourquoi c'est théâtral, et pourquoi c'est



aussi fluide, ou aussi heurté ? Et c'est quoi le parcours de vie qui vous a mené à poser comme ça ?

Et à force de vous voir questionné, vous vous trouvez forcé de réfléchir.

Et à force de réfléchir, vous pouvez être tenté de l'écrire, en construire un long discours sérieux, une exégèse relativement égocentrée de l'art de la pose, peut-être même de quoi remplir un blog, même un livre, bavasserie que vous pouvez étirer à loisir à grand renfort de métaphores pseudo-littéraires, sur le moi, le vrai, le beau, le cosmos, la création artistique, la nudité de l'âme, vos séances chez le psy et votre bouton mal placé sur la fesse. Quelle horreur !

On me pose trop de questions moi aussi. Moi qui suis justement vite irrité par les discours des artistes sur leur art, j'ai peur de tomber dans ces travers.

Et, désolé pour ceux d'entre eux qui me lisent, les discours des modèles m'ennuient tout autant. Quand j'entends un modèle parler de son « art » – en ces termes – où qu'un témoignage fait plus de quelques pages, j'ai par avance envie d'aller faire une sieste.

Mais bon, vu que, même comme artiste, je me revendique fort justement dessinateur, comme un artisan, que plasticien résonne comme une insulte, que toute la logorrhée publicitaire des artistes d'aujourd'hui m'horripile, on comprendra le mal embouché patenté que je suis.

Parfois, quand je relis la BD autobiographique que j'ai commise (*Du crayon à la sellette*), j'ai le sentiment de m'être déjà trop laissé aller à de la posture pédante.

Finalement, moi-même je n'ai même pas envie de savoir vraiment pourquoi je pose. Je pose comme si j'étais sur une scène, ça m'éclate, c'est tout, merci et vogue la galère.

Quand je vois déjà le profil récurrent de solitaires névrosés que l'on retrouve chez les dessinateurs et dans lequel je ne me reconnais que trop, je ne suis pas sûr de vouloir creuser plus loin côté modèle. Laissons dormir les monstres.

J'essaie donc sur ce blog de rester sur le plancher des vaches. Je laisse les grands discours aux autres. ■

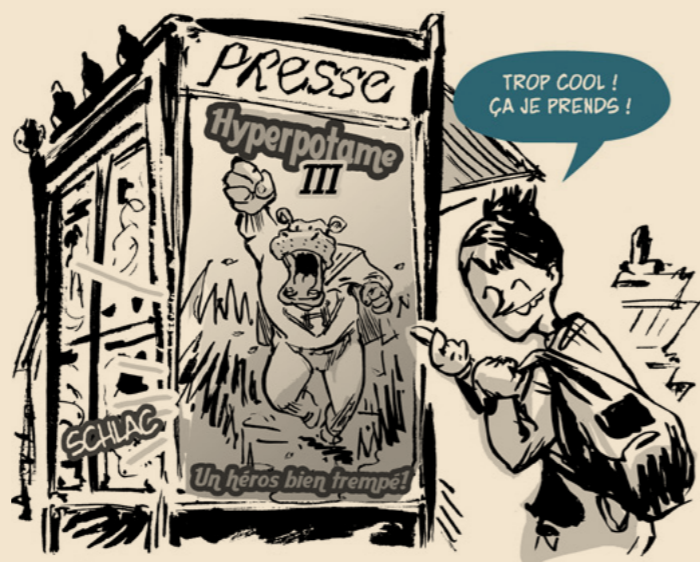
LIENS

- La Masterclass de Blutch
- Par les temps qui courent

clin d'œil

Les modèles à la recherche de la haute et divine inspiration

LE MODÈLE, COMME LE DESSINATEUR, DOIT RESTER À L'AFFÛT DE TOUT CE QUI PEUT LUI DONNER DE NOUVELLES IDÉES ET DOIT RÉGULIÈREMENT S'ABREUVER AUX PLUS NOBLES SOURCES CULTURELLES.



gros plan

Quand ça bouge en Essonne

Vous savez quoi ? Heureusement qu'il y a la banlieue parisienne. Oh bien sûr, toi qui habite en « province », tu t'en fiches de cette banlieue, et toi le parisien, ça t'évoque un no man's land que tu enjambes le plus vite possible quand tu vas partant à la montagne ou à la mer.

Pourtant, en banlieue, il se passe de jolies choses. Il s'y passe surtout ce que ces snobs des Affaires Culturelles parisiennes s'obstinent à nous refuser : de beaux événements pour les amateurs de croquis de modèles.

Par exemple, citons l'atelier annuel d'après modèles en mouvement d'Évry-Courcouronnes. Cela fait plus de dix ans que cet événement a lieu, avec chaque fois un programme différent.

Acrobates, danseurs contemporains, breakdancers, et performers de tous horizons viennent se produire quatre heures durant devant un public armé de ses crayons.

L'événement est parfaitement organisé, le tout se déroulant dans une salle de spectacle au sol bâché pour permettre même aux artistes plus salissants de s'exprimer.

Il y a du matériel sur place, on peut venir les mains dans les poches pour vivre quatre heures de production intense, parce que, en face, sur l'espace scénique... ils ne s'arrêtent pas ! Et ils bougent (c'est quand même le principe).

Il suffit juste de passer le périphérique... Je dis ça pour les artistes parisiens, Paris étant devenu ces dernières années une véritable réserve d'artistes (selon les dernières estimations, à Paris, il y a un rat et un artiste pour chaque habitant ordinaire). ■



LIENS

• artsvisuels.grandparissud.fr

gros plan

Ateliers à l'ancienne

C'est avec grand plaisir que je vous offre cette sélection de vieilles photos d'académies, comme on n'en fait plus... et c'est pas plus mal !

J'aime beaucoup ces vieilles photos d'atelier où tout le monde prend la pose devant l'appareil, pour ce qu'elles nous racontent du regard sur les modèles et l'enseignement artistique.

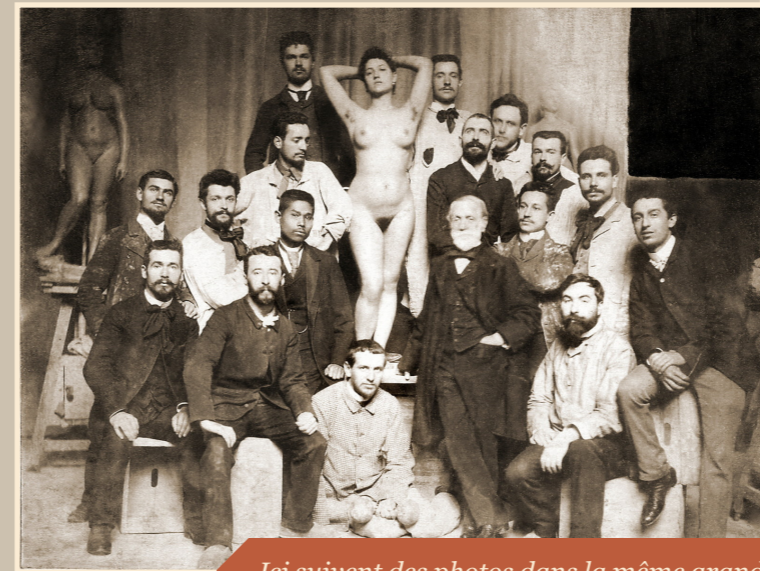
Il y a une certaine gêne à contempler la mise en scène de ces photos, où l'on exhibe sans manières une personne – souvent féminine – dans le plus simple appareil au milieu d'une assemblée masculine en tenue de ville.

Souvenirs d'un temps où dans les ateliers ça sentait la testostérone autant que la térébenthine.



Commençons avec la plus signifiante, la plus grâtinée, riche de belles attitudes. Où l'on remarque que ces messieurs donnent l'impression de revenir d'un safari. Ils ont fait bonne chasse et ne manquent pas d'exposer la belle gazelle qui a succombé sans coup férir aux tirs bien ajustés de leurs crayons. Sur les genoux de quelques chasseurs trône le trophée d'une chasse bien plus ancienne.

Ici aussi, voici une jeune et joyeuse bande de galopins qui ne manquent pas de s'amuser avec leur esclave pas encore lascive, mais ça viendra sûrement, vu qu'ils sont dans l'atelier de Jean-Léon Gérôme.



Ici suivent des photos dans la même grande tradition de l'époque, c'est-à-dire toujours un ensemble d'hommes boutonnés jusqu'au menton, au milieu desquels on a planté un modèle féminin jouant le jeu avec plus ou moins d'entrain.



Parfois, par accident, un homme !

Oh! Un homme, là aussi ! Notons que dans cette image – et celle qui suit en haut de la page de droite – on est pas loin de l'ambiance du bal des Quat'z'arts.





Cherchez la main baladeuse...

Et puis arrive l'impensable... une modèle rhabillée, enfin ! Il faut dire que l'on y remarque ce début de mixité qui a peut-être contraint ces messieurs à infléchir les bonnes vieilles traditions.



Maintenant allons faire un tour chez les femmes. C'est peu dire qu'on s'y marre moins. Pas l'ombre d'un apollon exhibant sa délicate anatomie à des demoiselles corsetées jusqu'en haut. Aucun sens de la réciproque, et c'est bien triste. Sans doute pensait-on en premier lieu que dessiner des hommes nus les aurait dévoyées et rendues aux tourments de leurs hystériques passions femelles.



Par moments, ça ne se marre même pas du tout, comme en témoigne cette sorte de vanité collective, à l'Académie Julian, une des premières à accueillir des étudiantes.



Ah, retour à un peu de nudité chez les modèles. Normal, monsieur le prof est là, qui travaille à maintenir la coutume.

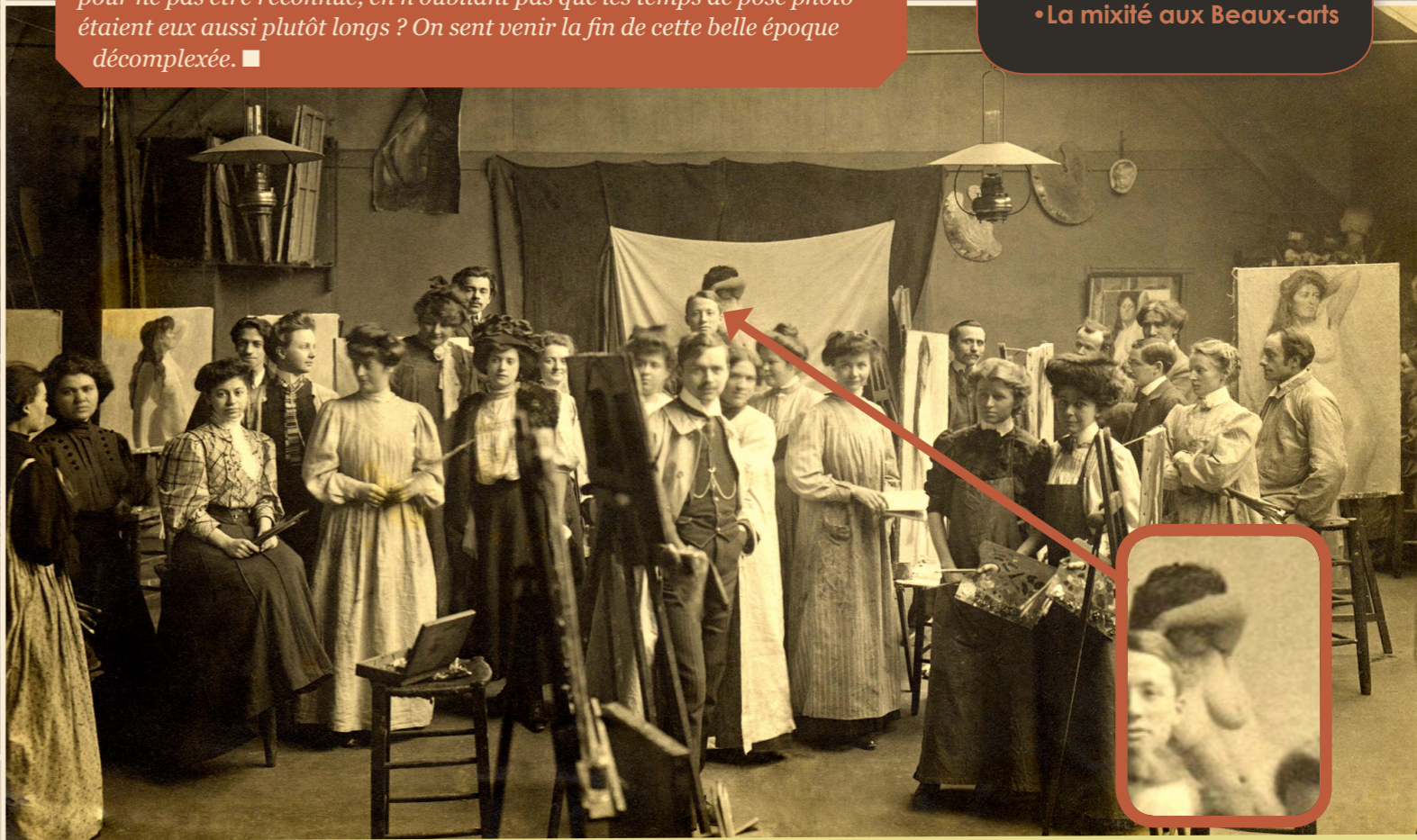


Et là, enfin mesdames ont droit à un modèle masculin. Mais pas trop jeune et émoustillant. Et surtout, surtout... avec un joli slip rayé!

Pour clore cette série, une image en forme de mystère : le geste du modèle à l'arrière-plan de cette classe mixte ne cesse de m'intriguer. Geste désinvolte de délassement ou volonté du modèle de masquer son visage pour ne pas être reconnue, en n'oubliant pas que les temps de pose photo étaient eux aussi plutôt longs ? On sent venir la fin de cette belle époque décomplexée. ■

LIEN
• La mixité aux Beaux-arts

Ici aussi...



utilité publique

Mieux comprendre les modèles

Il y a les modèles fantasmés de la romance et ceux qui font une apparition médiatique fugace à l'occasion d'un énième conflit social. Mais qu'est-ce que ce métier, à part ça ?

Voici quelques documents pour vous aider à mieux comprendre les modèles et même à organiser une séance de modèle vivant dans les meilleures conditions.

C'est à télécharger sur ces deux pages :

➔ musographes.tumblr.com/organiser

➔ musographes.tumblr.com/comprendre



Échangez avec les modèles!

Les modèles ne parlent pas, ne bougent pas, mais ils ne mordent pas non plus. Ils sont généralement très heureux et d'échanger avec les artistes. N'hésitez pas à briser la glace à l'occasion d'un atelier. Les modèles sont trop impliqués dans leur travail pour laisser passer une occasion d'en parler en toute convivialité. ■